28e demi-brigade de ligne de 2e formation - 1796-1803 - extrait de l'historique du régiment d'après les documents du Ministère de la guerre - auteur : Emile Simond lieutenant - Rouen Mégéard et Cie, imprimeurs-libraires 1889 - Sources - Droits : Public Domain, Google-digitized.

QUATRIEME PARTIE

HISTOIRE DE 28e DEMI-BRIGADE DE LIGNE

DE 2e FORMATION

1796 - 1803

CHAPITRE I.

Organisation et Emplacements.

Formation. — Un arrêté du Directoire exécutif, du 18 nivôse an IV (8 janvier 1796), réduisit le nombre des demi-brigades de bataille de 211 à 110. Pour composer les nouvelles demi-brigades, on réunit deux ou plusieurs demi-brigades d'ancienne formation, et les numéros furent donnés d'après un tirage au sort prescrit par un autre arrêté du 10 germinal suivant (30 mars).
La composition de chacune resta fixée par les dispositions de la loi du 13 frimaire an II (3 décembre 1793). L'état-major fut le même que celui prescrit par la loi du 21 février 1793.
La 28e demi-brigade de 2e formation fut organisée au camp de Grenelle, le 10 octobre 1796, avec les éléments suivants :
183e demi-brigade de 1re formation, créée le 19 juillet 1794 ;
1er bataillon du 6e régiment d'infanterie (ancien Armagnac) ;
4e bataillon de la Meuse, créé le 23 septembre 1791 ;
1er bataillon de la Manche, créé le 22 octobre 1791 ;
6e bataillon de Soissons, créé le 8 septembre 1792 ;
9e bataillon de la réserve, créé le 12 septembre 1792 ;
4e bataillon de Lot-et-Garonne, créé le 14 octobre 1792.

La 28e reçut encore, dans le courant de ventôse an V (février-mars 1797) les dépôts du 4e bataillon de l'Aisne et du 2e bataillon de tirailleurs.
A l'organisation, l'effectif de la demi-brigade était de 3,558 hommes. Conformément à l'arrêté du Directoire exécutif, en date du 18 nivôse an IV, il y eut un quatrième chef de bataillon exclusivement chargé de la police, de la discipline et de l'instruction du corps. La compagnie de canonniers fut d'abord maintenue ; elle comptait 54 hommes ; puis elle fut réformée le 19 février 1798, à la suite d'un arrêté du Directoire, daté du 5 pluviôse an VI.

Emplacements. — La 28e resta en garnison à l'intérieur jusqu'en 1799, époque à laquelle on l'envoya à l'armée d'Helvétie. Après sa formation, elle fut casernée à Paris, à l'école militaire (17e division militaire), où elle demeura jusqu'au 21 mars 1797. A partir de cette date, elle occupa les emplacements suivants :

1797. Casernes de la rue de Babylone, de la rue Mouffetard, de l'Oursine et de la Courtille. Le 20 avril, casernes de Mouffetard et de l'Oursine. Le 21 mai, Versailles, Rueil et Courbevoie. Le 20 juillet, école militaire. Le 22 septembre, casernes Popincourt et de la Courtille. La compagnie auxiliaire ou de dépôt fut d'abord à Bellevue, puis resta à Versailles à partir du 5 décembre 1796.
1798. Le 20 janvier, casernes de Babylone, de Mouffetard et de l'Oursine. Le 20 avril, école militaire. Le 19 juillet, casernes de Popincourt et de la Courtille. Le 18 août, casernes de Popincourt, de la Courtille et de la Nouvelle-France.
Les 3 bataillons demeurèrent dans ces dernières casernes jusqu'au moment où ils partirent pour Bâle, au mois de floréal an VII (avril-mai 1799).

Discipline, habillement, instruction et tenue. — Le 12 juin 1798, le général de division inspecteur **SERURIER** passa une revue rigoureuse de la 28e. Depuis son organisation, la demi-brigade avait reçu 1,788 hommes et elle en avait perdu 2,930 ; son effectif était donc, le 12 juin, de 3,558 hommes. Les pertes se décomposaient ainsi : morts, 22 ; désertés, 592 ; réformés et congédiés, 171 ; rayés des contrôles par jugement, 13 ; rayés des contrôles pour absence, 1,408 ; passés à d'autres corps, 721 ; faits officiers, 3. Il manquait au complet, non compris la compagnie auxiliaire, 726 hommes.
Le grand nombre des absents et des déserteurs mérite l'attention ; il est un indice de l'esprit peu discipliné de quelques-unes des troupes amalgamées, et peut-être du dégoût inspiré par la vie de garnison à des soldats qui s'étaient engagés pendant la guerre. Mais les militaires restés sous les drapeaux avaient un moral excellent, comme en témoigne le rapport du général de division **SERURIER** : « L'esprit de corps m'a paru bon. J'y ai vu de l'union, soit entre les officiers, soit entre les soldats, et une confiance réciproque. Je pense que ce corps servirait bien à la guerre. » La 28e n'allait pas tarder à justifier ce jugement élogieux par sa conduite dans la lutte commencée en 1799 contre la seconde coalition.
« La discipline m'a paru ferme, mais juste. J'ai invité le chef à ne pas trop punir les officiers des arrêts de rigueur, si ce n'est pour des fautes majeures. Je lui ai fait connaître que je n'étais pas d'avis qu'il leur fit payer 3 francs par jour pour la sentinelle qui les garde. Cette retenue me parait exorbitante et dérange l'officier. J'ai recommandé de mettre très peu à la salle de discipline, mais de consigner au quartier. »
Le général se déclarait satisfait de la tenue des chambrées. « Quand on aura abattu toutes les séparations qu'il y a d'un lit à l'autre, l'air y circulera avec plus de facilité. »
« La prison est à Montaigu, mais je ne l'ai pas vue. Je sais que quelques mauvais sujets s'y font mettre par goût. On m'a assuré que la nourriture y était meilleure qu'à la chambrée, et que les soldats n'ayant rien à faire, il en résultait l'abus dont je viens de parler. »
« Le soldat est propre. On le fait peigner, et il ne porte point de linge sale. » Mais le général avait remarqué un manque d'uniformité et trop de fantaisie dans la coupe des cheveux ; il donna des ordres à ce sujet : « Les cheveux des soldats doivent être coupés à même hauteur, et les queues de même longueur. Sous les armes, on ne doit point apercevoir les cheveux du devant par-dessous le chapeau. » Il se plaignit de la mauvaise tenue des travailleurs du corps.
« L'habillement et l'équipement laissaient beaucoup à désirer. « Les draps sont si mauvais, et les corps ont si peu de ressources pour entretenir, que l'on voit beaucoup d'habits mal faits, presque tous trop étroits et percés de toutes parts. Cette demi-brigade est coiffée à ses dépens. »
« La buffleterie est de mauvaise qualité, noire ; les gibernes ferment mal. Cette partie devrait être bien mieux soignée dans les fabriques. »

En 1791, les volontaires avaient pris l'habit bleu, tandis que les vieux régiments conservaient l'habit blanc. En 1794, le bleu devint la couleur de l'infanterie. Pendant les guerres de la République, le costume fut plus commode que sous Louis XV. On adopta la grande capote des Autrichiens, et la veste fut allongée, de manière à couvrir le ventre. Le bonnet de police, haut et mou, se rabattant sur les oreilles et sur le cou, constitua une bonne coiffure pour les nuits de bivouac. Le chapeau tricorne fut remplacé par le bicorne, sur lequel pendait un panache en plumes de coq.
« L'armement, disait le général inspecteur, est mauvais. Tout ce qui est fusil de nouvelle fabrique, n'est point dans le cas de servir. Si ce corps entrait en campagne, il faudrait le réarmer complètement à neuf. »
Sous le rapport de l'instruction théorique, le général trouva que les officiers et les sous-officiers n'étaient « pas forts », mais, ajoutait-il, « ils témoignent le désir de s'instruire. »

Pour l'instruction pratique, il n'en était pas de même. « Les manœuvres ont été exécutées avec toute la précision qu'on peut espérer actuellement. » La revue d'honneur lui laissa une impression encore plus favorable : « L'inspecteur a été très content de la bonne tenue de la 28e demi-brigade. Son instruction est en bon train. Le port d'armes est presque tout ce qu'on peut désirer. Le placement des hommes n'est pas mal, et le silence sous les armes, que l'immobilité, ont été bien observés. »
S'il y avait des critiques sur l'instruction de quelques officiers, ils étaient, par contre, tous notés comme ayant « une moralité irréprochable ».
La discipline était d'ailleurs sévère, comme l'avait constaté le général **SERURIER**. Lorsque la demi-brigade s'organisa pour aller à l'armée d'Helvétie, le chef de brigade **Roger VALHUBERT** demanda que 1 chef de bataillon, 5 capitaines, 2 lieutenants et 2 sous-lieutenants qui « par leur vieillesse, leurs infirmités ou leur peu de moyens, étaient absolument incapables de faire le service de campagne et *pouvaient compromettre l'honneur du corps* », fussent remplacés immédiatement. A la suite de cette demande, un arrêté du Directoire exécutif renvoya sur-le-champ ces officiers dans leurs foyers, en leur allouant le traitement de réforme.

Drapeaux. — Nous avons dit que, depuis le 15 février 1794, les drapeaux avaient au centre le chiffre R. F., entouré de deux branches de laurier en or, avec le numéro du régiment ou de la demi-brigade placé en diagonale aux quatre coins. Après le second embrigadement de l'infanterie, les drapeaux portèrent au centre deux branches de laurier vertes encadrant soit le numéro de la demi-brigade, soit un faisceau de licteur surmonté d'un bonnet phrygien.
Le plus grand nombre des drapeaux des anciens corps de troupe n'existaient plus. L'article 6 d'un arrêté du 30 mars 1796 avait, en effet, prescrit aux généraux en chef de faire désigner par la voie du sort, parmi les drapeaux des bataillons amalgamés, ceux qui seraient conservés ; les autres devaient être envoyés au ministre de la guerre ; mais ils furent plutôt brûlés.

Organisation des bataillons de guerre. — En exécution de l'arrêté du Directoire, en date du 17 vendémiaire an VII, la 28e organisa à Paris, le 21 novembre 1799, deux bataillons de guerre et un bataillon de garnison. Le 1er bataillon de guerre avait comme état-major : **TAUPIN**, chef de bataillon ; **PÉRIGOT**, capitaine quartier-maître ; **BOUROTTE**, capitaine adjudant-major, et **BOURSIN**, adjudant sous-lieutenant. Il comprenait la 1re compagnie de grenadiers (capitaine Vivenot), la 3e compagnie de grenadiers (capitaine Espion dit Sommières) et 8 compagnies de fusiliers.
Le 2e bataillon de guerre avait **GROHIN**, chef de bataillon ; **JOANNET**, capitaine adjudant-major ; **THIÉBAULT**, adjudant sous-lieutenant ; une compagnie de grenadiers (capitaine Dambly) ; 8 compagnies de fusiliers.

Le 3e bataillon, de garnison, n'avait plus que 8 compagnies de fusiliers, sa compagnie de grenadiers marchant avec le 1er bataillon.
L'état-major de la demi-brigade se composait à ce moment de **Roger VALHUBERT,** chef de brigade ; **JACQUIN**, chef de bataillon ; **MICHEL**, capitaine quartier-maître trésorier ; **BRUGES**, dit Beauvais, capitaine adjudant-major ; **TIFFENA**, adjudant sous-officier.

CHAPITRE II

Campagne de 1799-1800 en Suisse

Armée du Danube[1]. — Les deux bataillons de guerre partirent de Paris les 19 et 20 avril 1799, pour aller à Bâle, où ils furent rendus les 6 et 7 mai. Le dépôt se transporta de Versailles à la caserne de la Nouvelle-France, le 19 février, et partit également pour Bâle, avec le 3e bataillon, le 22 avril. Ils arrivèrent le 8 mai.
La 28e avait 2,227 hommes ; elle fut d'abord comprise dans la 1re division de l'aile gauche, dont le quartier général était à Bâle. La demi-brigade fut cantonnée à Richen, puis dirigée sur Vevey le 17, par un ordre du général en chef, qui l'affectait à la division du Valais, commandée par le général **XAINTRAILLES**, dont le quartier général était à Brig.

Position de l'armée. — Après avoir remporté la victoire de Stockach sur **JOURDAN**, le 25 mars, l'archiduc **Charles**, commandant en chef de l'armée autrichienne, avait cantonné ses troupes sur la rive gauche du Rhin, attendant, pour agir, que l'armée des coalisés, manœuvrant en Italie, fût en mesure de lier ses opérations avec les siennes. De son côté, **MASSENA**, devenu commandant en chef des deux armées réunies sous le nom d'armée du Danube, avait encore une trop grande infériorité de forces pour risquer un nouveau passage du Rhin. Il était donc resté sur la défensive, attendant les renforts promis par le Directoire. Lorsqu'ils arrivèrent, l'armée française réunie en Suisse compta près de 60,000 hommes, en comprenant les bataillons auxiliaires levés en Suisse. A la nouvelle des revers du général **MOREAU** en Italie, **MASSENA** ne voulut pas tenter une offensive hasardeuse, et se borna à observer l'archiduc **Charles**, qui, à ce moment, ordonnait des mouvements de troupes pour essayer de s'emparer des débouchés assurant ses communications avec le feld-maréchal **SOUWAROV**.
Au mois de mai, 10,000 Grisons ou habitants des petits cantons s'étaient révoltés, exaspérés par les ravages de la guerre et par une organisation de milices ordonnée par le Directoire helvétique. **MASSENA** réprima rapidement cette insurrection, et les efforts de l'Autriche pour soulever la Suisse furent déjoués en moins d'une semaine. Le Valais seul ne put être entièrement réduit. 6,000 insurgés, avec 7 pièces de canon, se maintinrent à Louèche, et fermèrent la vallée du Rhône. Une division, sous les ordres du général **XAINTRAILLES**, fut chargée de rétablir l'importante communication du Simplon, et de refouler les insurgés du haut Valais dans le fond de la vallée du Rhône. Le général **XAINTRAILLES** les chassa de Visp, de Brig et de Lax.

---

1 Au 1er janvier 1799, il y avait 6 armées : 1° celle de Mayence, sous Jourdan ; 2º celle d'Helvétie, sous Masséna ; 3º celle d'Italie, sous Joubert ; 4° celle de Rome, sous Championnet; 5º celle d'Orient, sous Bonaparte ; 6º celle d'Angleterre, sous Kilmaine. Le 9 février, on créa l'armée d'observation, sous Bernadotte, tirée de celle de Mayence; total, 7. L'armée de Mayence reçut le nom d'armée du Danube au mois de mars. Le 9 mai, l'armée d'Helvétie fut réunie à celle du Danube, et Masséna prit le commandement en chef.

Le général autrichien **HADDICK** porta la brigade Strauch sur Oberwald, au secours des Valaisans, et s'avança lui-même jusqu'au Saint-Gothard[2].
Dans les premiers jours de juin, l'archiduc **Charles** prit l'offensive. A la suite d'une série de combats, **MASSENA** se décida à faire reculer son armée qui, vers le 8 juin, occupait la position suivante : l'aile droite, sous les ordres du général **LECOURBE**, s'appuyait au lac de Lucerne, dont elle n'occupait que la partie inférieure, et elle s'étendait en avant du lac de Zug, jusqu'aux bords de la Sihl ; le centre gardait les sommets de l'Albis, la rive gauche de la Limmat et de l'Aar, jusqu'au Rhin ; enfin, l'aile gauche occupait Bâle et la rive droite du Rhin, entre Lorrach et Rheinfelden.
« Au même instant où **MASSENA** se décidait à une retraite si délicate, dit Jomini, les Autrichiens préparaient une expédition contre la division du Valais. **HADDICK** avait détaché les brigades du prince **de ROHAN** et du général **NOBILI** sur le Simplon, en même temps qu'il descendait, le 9 juin, avec deux autres, par le Furca, sur Oberwald et Munster, en vue de combiner, pour le 15 juin, une attaque générale contre la division **XAINTRAILLES**, hors d'état de résister à 18,000 Autrichiens ou insurgés. Mais des ordres de **SOUWAROV** vinrent troubler ces préparatifs et appeler **HADDICK** en Piémont, où l'approche de l'armée de **MACDONALD**, jointe à l'apparition de l'escadre de **BRUIX**, avait jeté l'alarme. Cette heureuse circonstance ne contribua pas moins au salut de l'Helvétie que le défaut d'activité des Autrichiens… »
Le général **HADDICK**, au moment où il allait attaquer la division **XAINTRAILLES**, avait cinq brigades, comptant environ 15,000 hommes. Obéissant à l'ordre qu'il reçut le 13 juin, il descendit en Piémont, ne laissant que 4 à 5,000 hommes au Furca, sous les ordres du colonel **STRAUCH**. Le général **HADDICK** reçut en route l'ordre de retourner sur ses pas, et comme il allait l'exécuter, un troisième ordre, expédié par **SOUWAROV**, lui enjoignit de se rendre de suite en Italie, et il se dirigea sur Valence. Il ne tarda pas à revenir dans les Alpes, après avoir passé tout le mois en marches et contre-marches.
Pendant que les Autrichiens méditaient d'assaillir la division **XAINTRAILLES**, qui était isolée, celle-ci ne restait pas inactive, comme nous allons le voir en suivant les opérations de la 28e demi-brigade qui en faisait partie.

Mouvements et manœuvres de la 28e. — Le 30 mai, la 28e était arrivée à Vevey ; elle en partit le 31 pour se rendre à Martigny en deux jours. De là, elle chercha à joindre sa division à marches forcées, et elle ne l'atteignit que le 3 juin, au camp de Lax, après avoir passé par Brig, où elle se reposa quelques heures.
La division **XAINTRAILLES** formait à ce moment deux colonnes : celle de droite s'était emparée de Brig, et avait pris position en avant sur le débouché du Simplon et sur la rive gauche du Rhône, à Termen et Naters ; celle de gauche, ayant eu trop d'obstacles à surmonter, arrêtée par des torrents, des montagnes escarpées, etc., n'avait pu arriver qu'à hauteur de l'Alden, et elle avait placé cinq compagnies au camp de Viège, pour garder les débouchés de la Visp[1].
A peine arrivée, la 28e fut employée à des reconnaissances. Le 6 juin, les deux bataillons de guerre, avec un bataillon de la 89e, se portèrent sur les deux rives du Rhône, en avant de Rottenbruck, et prirent position à Niederwald et Richelmatt. L'ennemi battit en retraite devant eux. Le 3e bataillon, de dépôt, était resté au camp de Lax.

2 Le général autrichien Bellegarde, dès son arrivée en Lombardie, avait reçu l'ordre de Souwarov de détacher le général Haddick pour s'emparer du passage du Saint-Gothard, et il l'avait envoyé avec 4 brigades, commandées par le prince de Rohan, Strauch, Lamarsille et Briey.
1 Le bourg s'appelle Viège, ou Vispach, ou Visp. La masse d'eau de la Visp est, au confluent, plus considérable que celle du Rhône.

Le 7, le même détachement, aidé des deux premiers escadrons du 23e chasseurs, poussa sa reconnaissance plus avant, vers les sources du Rhône ; il atteignit Ulrichen, en avant de Munster. Il se heurta à des troupes autrichiennes et à des rassemblements d'insurgés, qui furent chassés. La reconnaissance rentra au camp, après avoir fait 12 prisonniers. Le 1er bataillon de la 28e fut détaché et alla prendre position au pied du Simplon, le 20. Il était chargé d'en chasser l'ennemi pendant la nuit suivante, de concert avec le 2e bataillon de la 110e demi-brigade.
Mais, le même jour, l'ennemi prononça lui-même une attaque contre le camp de Viège, vers quatre heures de l'après-midi. On rappela les colonnes dirigées sur le Simplon. Le 1er bataillon accourut à Viège et contribua à repousser les assaillants à la nuit tombante. On leur fit 13 prisonniers. Dès que le combat fut terminé, les troupes qui appartenaient au camp de Lax se remirent en marche pour y retourner.
Le 9 juin, l'ennemi s'avança de nouveau et prit position sur la droite de la Visp, en avant du camp de Viège. Des détachements du 1er bataillon de la 28e et d'un bataillon de la 110e et de la 57e marchèrent à sa rencontre. Le chef de bataillon **TAUPIN** découvrit le point faible des 900 Autrichiens postés sur les montagnes. Quoiqu'il n'eût que 200 hommes sous ses ordres, il n'hésita pas à attaquer. Son détachement fondit sur les ennemis avec tant d'impétuosité, qu'ils lâchèrent pied de suite et s'enfuirent, après avoir perdu 73 hommes faits prisonniers. Les Français victorieux s'installèrent sur les hauteurs en avant de Ried. Le 2e bataillon de la 28e se rendit le même jour au camp de Viège, par la gauche de la Visp, pour être employé en cas de besoin.

Combat de la Visp (11 juin 1799). — L'attaque du Simplon fut de nouveau résolue. Des troupes furent dirigées de ce côté. Pour favoriser cette expédition, la 28e, le 1er bataillon de la 110e et 4 compagnies de la 57e eurent ordre de prononcer une fausse attaque sur la Visp, afin d'attirer les forces des Autrichiens de ce côté. Le chef de la 28e, **Roger VALHUBERT,** conduisit l'opération.
Bientôt, le chef de brigade arrive avec l'avant-garde devant un pont conduisant à la position occupée par l'ennemi. **VALHUBERT** entraîne les premières fractions sans attendre les autres troupes, qui suivaient à assez grande distance, afin de s'assurer la possession importante de ce passage. Il s'en empare, malgré les feux violents des Autrichiens, et arrive sur la rive opposée avec 40 hommes seulement. 800 chasseurs ennemis exécutent une charge pour culbuter ce faible groupe. **Roger VALHUBERT** les voit venir, feint de s'enfuir en désordre, repasse le pont et embusque ses hommes dans une chapelle en ruines, située près du débouché du défilé. Il ordonne d'attendre son commandement pour tirer. Les 800 chasseurs, obligés de se présenter en masse, avec un front très étroit, perdent l'avantage de leur nombre. Au moment où ils débouchent du pont, le chef de brigade commande : Feu ! Beaucoup de cavaliers tombent. Alors, **Roger VALHUBERT** fait battre la charge et se précipite à la tête de ses 40 soldats. Arrêtés, bousculés, criblés de coups de baïonnette, les chasseurs sont dans une confusion complète. Affolés, ils essayent de fuir, mais il est trop tard. Des soldats de la 28e ont déjà refranchi le pont et se sont portés sur leurs derrières, fermant l'autre issue du défilé. Tout est exterminé ou pris. Une petite escorte emmène aussitôt les prisonniers.
Le chef de brigade dirige les autres fractions de la 28e qui ont accouru, et les lance sur les avant-postes ennemis qui se croyaient en sûreté sous la protection de leur cavalerie et sont surpris par cette soudaine offensive. On ne devait faire qu'une fausse attaque ; mais les Français électrisés ne s'arrêtent plus et fondent sur tout ce qu'ils rencontrent. Leurs adversaires s'enfuient sans plus essayer de résister. Leur déroute est complète. Les soldats de la 28e, emportés par leur ardeur, les poursuivent, la baïonnette aux reins, jusque dans les montagnes au-dessus de la vallée de Saass.
Le soir, la demi-brigade revint triomphante, ramenant 225 prisonniers, dont 5 officiers. Le nombre des tués et blessés de l'ennemi dut être considérable. La 28e n'eut que des pertes relativement insignifiantes. Le chef de bataillon **VIVENOT**, qui s'était distingué dans cette journée, fut blessé

d'un coup de feu[1]. Le sous-lieutenant **GÉRARD** fut atteint par une pierre qu'on avait fait rouler du haut de la montagne. Le capitaine **BLANCHET** fut tué.

Marches de la 28e. — Pendant ce combat, le 3e bataillon était resté à Brig, occupant aussi les ponts de Naters et de Grengiols, sur le Rhône, ainsi que le défilé conduisant à Lax. Il fut relevé dans tous ses postes par la 89e, le 12, et marcha pendant la nuit pour rejoindre les deux autres bataillons, qu'il trouva à Loèche[2], venant de Viège.
Ce rassemblement précipité avait été exécuté en vertu d'un ordre du général en chef, qui envoyait la 28e à l'armée d'Italie[3]. Le lendemain, 13, la demi-brigade se mit en route pour Berne, où se rassemblaient les troupes ayant la même destination. Mais le 17, à Bulle, elle reçut un contre-ordre du général **MASSENA** et revint le 18 à Vevey, restant affectée à la division du Valais. La 28e avait, à ce moment, 170 hommes aux hôpitaux et 2 hommes prisonniers, sur un effectif de 2,353 hommes.

Le 19 juin, le 3e bataillon quitta Vevey pour Lausanne. Le 22, le 2e bataillon partit, de Vevey pour Saint-Maurice. Le 23, le 1er bataillon se rendit à Saint-Maurice, que le 2e bataillon abandonna pour aller à Martigny. Le 24, le 2e bataillon alla à Sion, et, le lendemain, arriva au camp de Susten, près du pont de Loèche. Le 26, il détacha 2 compagnies dans la vallée de la Loetsche, 2 aux bains de Loèche[4] et aux Echelles, 2 de grenadiers à Loèche et les autres au camp de Susten. Le 1er bataillon, qui s'était aussi rendu à Martigny, alla à Sion le 28, et, le lendemain, arriva au camp de Sierre.
A cette époque, la division du Valais occupait Sierre, Loèche, Simplon, Viège (ou Visp), Lausanne, Brig, Sion, etc., formant l'extrême droite de l'armée du Danube. Le quartier général était à Sierre. Le 29 juin, le général de division **TURREAU** remplaça le général **XAINTRAILLES**, qui partit en congé. La division du Valais comprenait 2 brigades, commandées par les généraux **JACOPIN** et **JARDON**. La 28e et la 89e de ligne composaient la brigade **JACOPIN**, dont le quartier général était à Brig.
Lorsque le 3e bataillon, de dépôt, placé à Lausanne, eut un nombre suffisant de recrues instruites, on l'envoya rejoindre les bataillons de guerre. Un dépôt fut formé. Il resta très longtemps à Lausanne sans subir aucun dérangement.
Jusqu'au 14 août, la demi-brigade n'eut aucune rencontre avec l'ennemi. Elle exécuta seulement des marches continuelles, envoyée sans cesse d'un côté ou de l'autre, suivant les besoins et les craintes du moment. Elle fournit un nombre considérable de détachements, dont l'énumération serait trop longue, pour occuper des postes présentant de l'importance. Les bataillons furent presque toujours séparés dans cette guerre de montagnes, et les compagnies elles-mêmes ne demeurèrent pas réunies sous l'autorité du chef de bataillon ; elles furent disséminées dans tous les sens. Dans de telles

1 Vivenot, né en 1767 à Saint-Aubin (Meuse), était avocat au commencement de la Révolution. Entré comme volontaire dans le 4e bataillon de la Meuse, il fut nommé capitaine de grenadiers par ses camarades. Il entra à la 28e en 1798, et fut promu chef de bataillon en 1799. Rentré en France en 1803, il reçut un sabre d'honneur. Nommé major du 19e de ligne en 1804 il fut fait officier de la Légion d'honneur la même année. Il prit sa retraite en 1807, à cause de ses blessures. Il mourut à Commercy en 1817.

2 Loèche ou Louèche, en allemand Leuk, sur la rive droite du Rhône.

3 Masséna écrivait, de Baden, au ministre de la guerre, le 7 juin : « L'on me demande avec instance des troupes pour le département du Léman qui se trouve menacé par l'ennemi. Je n'ai pas cru devoir prendre des dispositions directes pour en envoyer. Une partie de la colonne aux ordres du général Xaintrailles, qui se rendait en Italie après avoir réduit les insurgés du Haut-Valais, s'y portera en continuant sa route. Ce général marche avec 3 demi-brigades et 2 régiments de cavalerie ; 2 autres demi-brigades, sous les ordres du général Goullu, restent dans le Valais pour garder les débouchés du Simplon et du Gothard. » Ces dispositions furent bientôt changées, et Masséna laissa le général Xaintrailles dans le Valais, à la suite des progrès des alliés en Italie.

4 Loèche ou Louèche-les-Bains, en allemand Bad Leuk, que les Valaisans appellent Baden, et les Bernois Oberbaden.

circonstances, l'autorité des officiers supérieurs ne se faisait plus sentir, et l'importance du rôle des capitaines grandissait beaucoup. Les soldats, devenus plus indépendants, pouvaient déployer à l'aise leurs qualités naturelles, mais aussi commettre des excès. De graves inconvénients auraient pu résulter pour la discipline de cette situation, si les hommes n'avaient été bien dressés avant la campagne. Des fatigues considérables étaient imposées aux troupes, comme on s'en rend compte par les mouvements continuels que nous indiquons, et les subsistances n'étaient pas toujours assurées. **MASSENA** écrivait au ministre de la guerre, le 17 juin : « Je n'ai cessé de crier après les commissaires des guerres et les administrations pour qu'ils assurent les subsistances aux troupes qui se trouvent en première ligne. C'est à regret que je m'aperçois qu'il n'y a jamais que des promesses de leur part. Je prends en ce moment des mesures rigoureuses pour les assurer. » La solde n'était presque jamais payée. La 28e demi-brigade resta huit mois sans rien toucher[1]. L'habillement laissait aussi beaucoup à désirer. **MASSENA** se plaignait du dénuement des soldats, disant que les conscrits arrivaient « pour ainsi dire nus ».
Cependant, malgré ses privations et ses souffrances, la 28e ne donna jamais d'exemples d'indiscipline. Elle montra un merveilleux esprit d'abnégation, supportant avec courage toutes les misères et se battant avec héroïsme toutes les fois que les occasions lui en étaient fournies. Aussi acquit-elle bientôt une réputation méritée, et **BONAPARTE** devait plus tard rendre un éclatant hommage à ses vertus militaires.

Voici les principaux mouvements exécutés par la 28e du 29 juin au 14 août :
Le 1er juillet, le 1er bataillon quitta le camp de Sierre pour se rendre à Ridda et arriver le 3 à Martigny. Le 4, il remplaça au mont Saint-Bernard le 3e de la 25e légère. Le 7, le 4e *bataillon du Léman* alla relever, dans les postes de la vallée de la Loetsche, des bains de Loèche, des Echelles et à Loèche, le 2e bataillon de la 28e, qui se rendit le mème jour à Turtmann et le 8 à Brig, où il resta en réserve.
Le 2e bataillon fut ensuite dirigé sur le mont Saint-Bernard, où il ne tarda pas à être remplacé par des troupes de la réserve, commandée par le général **HARDY**, et, le 1er août, il se trouva réuni à Viège.
Pendant ce temps, le 1er bataillon était toujours au mont Saint-Bernard, d'où il fut bientôt rappelé ; car l'ennemi se retranchait fortement sur la rive droite du Rhône, aux environs de Morel, en avant de Lax, et sur les avenues du Simplon. Le 3 août, un bataillon de la 25e légère releva le 1er bataillon, qui se rendit à Viège, où il rejoignit le 2e le 10. Les deux bataillons de guerre comptaient à ce moment 1,959 hommes (1er 1,075, 2e 884), dont 179 aux hôpitaux et 4 prisonniers. Leur effectif n'avait guère varié depuis deux mois ; car, le 19 juin, ils avaient 1,974 hommes, dont 170 aux hôpitaux et 2 prisonniers (1er 1,057, 2e 917). Ces chiffres font l'éloge des soldats de la 28e et prouvent leur vigueur. Malgré les fatigues et les privations, le nombre des hommes à l'hôpital n'avait augmenté que de 9.

Situation de l'armée du Danube. — Le Directoire, ayant été informé que des renforts russes étaient en marche pour se joindre aux troupes alliées et principalement à celles de l'archiduc **Charles**, avait renforcé l'armée du Danube. et ordonné de prendre de suite l'offensive, avant l'arrivée des Russes. **MASSENA**, ne trouvant pas le moment favorable, préféra attendre, dût-il encourir une disgrâce. Il était convaincu que les Russes ne pourraient arriver avant un mois, et il voulait préparer son plan

1 La postérité recueillera avec avidité les détails de ces luttes presque incroyables, au centre de la masse la plus aride des Alpes ; mais ce qui étonnera le plus, c'est qu'on ait trouvé moyen d'alimenter, en vivres et munitions, des forces si considérables, campées pendant plusieurs mois dans des contrées inhospitalières, où le voyageur isolé semble à peine pouvoir trouver un gîte. » (JOMINI)

avec soin pour frapper un coup décisif, d'autant plus que l'archiduc **Charles** ne recevait aucun renfort pendant que l'armée française se réorganisait.
Le général en chef fixa le mouvement général de l'armée au 12 août, ayant calculé que le premier corps russe, aux ordres du général **KORSAKOV**, ne serait point à Schaffausen avant le 18 ou le 19, et résolut de porter son principal effort sur la gauche de l'archiduc Charles, pour s'emparer du Saint-Gothard. A cet effet, il renforça sa droite, aux ordres du général **LECOURBE**, autant qu'il le put, sans trop dégarnir son centre au mont Albis et sa gauche sur le Rhin. D'après son plan, le général **LECOURBE** devait agir seul, sans se lier au reste de l'armée. Pour favoriser les mouvements de ce général à travers les vallées et les montagnes des Alpes, depuis le lac de Zurich jusqu'au Valais, qu'occupait la division **TURREAU, MASSENA** s'efforça de tromper l'archiduc en le harcelant sans cesse sur le centre, afin que le général en chef autrichien ne renforçât pas lui-même les généraux **JELLACHICH** et **SIMPSCHEN**, qu'allait attaquer le général **LECOURBE**.
L'attaque de l'aile droite de l'armée du Danube, ayant pour objet de s'emparer du Saint-Gothard et de forcer les Autrichiens à évacuer les cantons de Schwitz et d'Uri, devait être secondée par une offensive de la division du Valais. Le général **TURREAU** eut la mission d'expulser le prince **de ROHAN** du Simplon et du camp de Lax, puis de s'avancer jusqu'aux sources du Rhône pour se mettre en communication avec le général **GUDIN**, dont la brigade devait occuper la vallée de la Reuss.
Le 14 août, les Autrichiens furent attaqués sur tous les points, depuis le Haut-Valais jusqu'à leur centre en avant de Zurich. Le général **LECOURBE** avait, en comprenant la division **TURREAU**, 30,000 hommes environ. En trois jours, par une série de marches savantes et de combats acharnés, il parvint à s'emparer des sommets du Saint-Gothard, de la Furca et du Grimsel, des vallées de la Reuss et d'Urseren, ainsi que des principaux passages de la vallée de Dissentis.

Opérations de la division Turreau. — Combat du Simplon (15 août 1799). Le 6 août, les grenadiers des 28e et 110e de ligne, formant une réserve, furent envoyés de Viège à Brig. Le 10, le 1er bataillon de la 28e, dès qu'il fut arrivé à Viège, réunit ses 8 compagnies de fusiliers et se joignit au 2e bataillon.
Le 13, toute la division se mit en marche à sept heures du matin, et attaqua la position du Rosswald, qui fut emportée par un bataillon de la 110e. Après ce premier succès, les troupes furent réparties sur plusieurs points : la 83e et la 110e furent placées près de Morel, la 28e à Viège et la 89e sur la hauteur près de Brey. La réserve de grenadiers, qui avait marché avec le général de division par la rive gauche du Rhône, pendant que le général **JARDON** avançait par la rive droite, se porta, vers la fin de la journée, sur le pont de Brig pour empêcher l'ennemi de s'avancer sur Viège et Turtmann ; mais celui-ci ne tenta rien. La réserve rentra dans le camp de Brig.
Le plan des opérations de la division était dû en grande partie au chef de la 28e demi-brigade, **Roger VALHUBERT**, qui avait eu avec le général **TURREAU** un entretien où il s'était efforcé de démontrer qu'il était possible de chasser l'ennemi de sa forte position du Simplon. Le prince **de ROHAN** s'était fortifié avec soin et avait détruit tous les ponts des torrents, qui étaient devenus des obstacles presque infranchissables. Malgré ces difficultés, le chef de brigade répondait du succès. Il fut laissé libre d'employer les moyens qu'il jugerait préférables pour l'attaque principale. Ayant obtenu sa liberté d'action, **VALHUBERT** envoya aussitôt deux compagnies de sa demi-brigade sur les flancs du corps autrichien, et en donna le commandement à un officier hardi en qui il avait toute confiance. Il le chargea de battre le pays et d'inspirer beaucoup de terreur aux habitants ; de faire, pendant la nuit, sur les montagnes, une grande quantité de feux pour persuader à l'ennemi que cette petite troupe n'était que l'avant-garde d'une forte colonne. Ces instructions furent très bien exécutées. Les postes avancés des Autrichiens se replièrent précipitamment devant ce détachement

qui fut présenté au prince **de ROHAN** comme une division française cherchant à le tourner. Les sentiers étroits et abrupts ne permettant qu'à deux hommes de marcher de front, et les sinuosités empêchant toujours de voir la queue de la colonne, ces deux compagnies, allongées indéfiniment, trompèrent d'une façon complète les éclaireurs ennemis.
Le prince **de ROHAN** se hâta de réunir ses troupes, dégarnit en partie la belle position qu'il avait fortifiée et marcha à la rencontre de cette division supposée. On l'amena ainsi à retirer plus de 1,200 hommes des retranchements du Simplon.
Le 14, vers la fin du jour, **Roger VALHUBERT** fut prévenu que sa ruse de guerre avait parfaitement réussi, et que la diversion avait fait tomber l'ennemi dans le piège tendu. Aussitôt, le chef de la 28e demi-brigade alla reconnaître, avec l'adjudant-major **BOUROTTE**, les sentiers et les ravins, afin d'arrêter son plan d'attaque pour le lendemain. Il fallait franchir un profond torrent, aux pentes escarpées, et il n'y avait aucun pont, aucune passerelle. Après beaucoup de recherches, l'adjudant-major découvrit un grand arbre abattu, d'un pied de diamètre à peine, mais ayant la longueur suffisante. Un poste très fort fut vite placé près de cette pièce de bois. **Roger VALHUBERT** réunit les deux chefs des bataillons de guerre, les commandants **TAUPIN** et **VIVENOT**, et leur exposa son projet ; il leur assigna un point de ralliement où la demi-brigade devait se trouver avant le jour.
Le lendemain matin, dès l'aube, des soldats se mirent en mesure de jeter l'arbre pour le passage. L'ennemi s'aperçut des mouvements de la 28e, et fit descendre des troupes sur la rive, pour s'opposer à toute tentative par une mousqueterie nourrie. Ses pièces d'artillerie couvrirent de projectiles les bords du torrent où la 28e avait rassemblé ses colonnes. Des tirailleurs grimpèrent sur des rochers élevés, qui, avançant beaucoup, leur permirent d'exécuter des feux très rapprochés sur les Autrichiens. Ceux-ci ripostèrent et ne dirigèrent plus uniquement leurs efforts contre les travailleurs, qui purent achever leur besogne.
L'arbre est enfin jeté sur le torrent, après beaucoup de peines. Un soldat s'élance pour passer le premier ; il est tué. D'autres accourent et tentent le passage avec autant de résolution. Quelques-uns sont encore frappés par des balles ou tombent dans le torrent par suite de la bousculade ; mais, sur la quantité, il en parvient un petit groupe sur le bord opposé. Le chef de brigade traverse à son tour, se met à la tête des soldats arrivés, monte à l'assaut de la première plate-forme, défendue par plusieurs canons, et s'en empare. Le franchissement s'exécute alors avec rapidité. Plusieurs colonnes sont formées pour l'attaque simultanée des différents retranchements. Toutes les batteries. inférieures sont enlevées. Les Autrichiens se concentrent au sommet, se croyant inattaquables dans cette position à laquelle on ne peut parvenir qu'en grimpant à travers des rochers suspendus au-dessus du torrent. **VALHUBERT** rassemble sa demi-brigade et prépare un autre assaut, sans perdre un instant. Le signal est donné, et tous les soldats recommencent une nouvelle escalade. L'ennemi exécute un feu d'enfer. Les rochers, qui semblaient augmenter les difficultés, abritent au contraire contre les projectiles. Les hommes se défilent en se hissant dans les anfractuosités. Les pertes sont peu importantes. Les Français surgissent de tous côtés, entourant la redoute, dernier refuge des Autrichiens, qui sont assaillis à la baïonnette. Ces derniers, épouvantés, mettent bas les armes ; 1,200 hommes sont faits prisonniers, parmi lesquels beaucoup d'officiers. Des drapeaux et de nombreux canons sont pris.
Cette attaque hardie, si bien menée, rendit inutile l'aide des autres troupes de la division formant le centre et la gauche. Lorsqu'elles survinrent, l'ennemi était en pleine déroute ; elles le poursuivirent seulement jusqu'au village de Simplon.
Les pertes des Autrichiens et des insurgés du Valais durent être très fortes. Grâce à la promptitude et à la vigueur de son attaque, la 28e demi-brigade en subit beaucoup moins. La situation de la division accuse seulement un total de 15 morts, 30 blessés et 20 prisonniers. Ces pertes avaient été sans

doute supportées, pour la plus grande partie par la 28e. Les officiers blessés de la demi-brigade furent le lieutenant **FAUCHON** et les sous-lieutenants **ROBERT, CAPILLON** et **Victor DAMBLY**. Trois autres officiers furent faits prisonniers : le capitaine **LEFRANC** et les sous-lieutenants **DESHAIRES** et **VIDELOU**. Ces derniers appartenaient sans doute aux deux compagnies isolées qui avaient exécuté l'habile diversion.
Après ce succès, la division occupa la position suivante sa droite, au Simplon et à l'Hospital, ayant ses avant-postes à une lieue en avant ; sa gauche, à Lax et Gringiols, avec ses avant-postes à Munster. La droite communiqua avec la gauche par la vallée de Tegenthal et Rosswald.
Le prince **de ROHAN** évacua le vallon de la Binn et se retira sur Domo d'Ossola. **STRAUCH**, qui gardait le Grimsel et le Furca avec huit bataillons, apprenant la marche de **TURREAU**, n'en laissa que deux au Grimsel et partit de Munster pour lui barrer la route. Il ralentit en effet un instant les progrès de la division du Valais ; mais, sur ces entrefaites, **GUDIN** remonta la vallée de l'Aar et s'empara du Grimsel, culbutant les 1,500 hommes qui le défendaient. Le général **GUDIN** arriva au pied du Furca au moment où le général **TURREAU**, ayant pris le camp de Lax, faisait remonter la vallée du Rhône à sa brigade de gauche. **STRAUCH**, ainsi menacé sur ses flancs, rallia les débris de sa droite, traversa pendant la nuit le pas de Nüfenen et se retira par la vallée du Tessin sur Bellinzona.
GUDIN abandonna alors la garde du Grimsel et du Furca à la division du Valais, et se remit en marche par Réalp sur Urseren, où il opéra sa jonction. avec **LECOURBE**.
Toutes les manœuvres et tous les combats des autres troupes de l'aile droite eurent un aussi brillant résultat et valurent à l'armée républicaine la possession du Valais, du Simplon, du Saint-Gothard, des petits cantons, et de la Basse-Linth. « Lecourbe en eut tout l'honneur, dit le général Jomini. On ne saurait donner trop d'éloges à ses dispositions, ni admirer assez la précision avec laquelle il avait calculé la marche de ses colonnes, de manière à les réunir alternativement pour mettre toujours les Autrichiens entre deux feux. »
Le 27 août, l'archiduc **Charles** commença à évacuer la Suisse, pour se conformer aux ordres impératifs du grand conseil aulique, laissant le corps russe de **KORSAKOV**, ainsi que 22,000 Autrichiens, sous les ordres du général **HOTZE**, et 3,000 Suisses à la solde de l'Angleterre. **MASSENA** prit une offensive vigoureuse après le départ de l'archiduc, et écrasa les corps qu'il avait laissés.
SOUWAROV, retenu jusqu'au 11 septembre en Italie par les longs préparatifs de la marche pénible qu'il allait entreprendre, s'acheminait pendant ce temps vers le Saint-Gothard pour entrer en Suisse, suivant le nouveau plan des puissances alliées.

Marches et opérations de la 28e. — Après avoir chassé le prince **de ROHAN et STRAUCH** du Valais, le général **TURREAU** était descendu en Italie à leur suite. Il s'était mis en marche le 28 août sur Domo d'Ossola, à la tête du 1er bataillon de la 83e demi-brigade, du 2e bataillon de la 28e et de 6 compagnies de grenadiers des 83e et 89e.
La division avança peu à peu, arriva le 8 septembre sur la Tosa et prit position, en s'étendant vers le nord jusqu'à Bedretto. Elle défendait ainsi les approches des Alpes et empêchait de tourner la droite du général **GUDIN**, qui occupait le passage du Saint-Gothard. Le 9, l'avant-garde occupa Domo d'Ossola. Le 10, la division prit position sur la gauche de l'Anza, ayant des avant-postes à une lieue et demie en avant, sur la route d'Ornavasso, et s'étendit, depuis Pie-di-Mulera, première localité de la vallée de l'Anza, jusqu'à Bedretto, aux sources du Tessin. La ligne de retraite fut assurée ; deux pièces d'artillerie furent installées à Crevola, qui couvrait plusieurs débouchés. Deux reconnaissances furent exécutées en avant des deux ailes, vers Ornavasso et dans le Val Maggia, les 12 et 14 septembre. Elles amenèrent deux engagements qui coûtèrent à la division 1 officier et 2

sergents tués, ainsi que quelques blessés. C'est le corps de **STRAUCH** qui fut rencontré dans le Val Maggia ; il flanquait la marche des Russes sur leur gauche. On lui tua ou blessa 12 à 15 hommes.
Le 23, **SOUWAROV** arriva à Airolo, et fut rejoint par le corps de **STRAUCH**. A cette date, le général **TURREAU** avait son quartier général à Domo d'Ossola. La droite de sa division était en avant de Migiandone, sur la Tosa, entre Vogogna et Ornavasso ; le centre se trouvait près de Crevola et la gauche à Bedretto. La 28e avait ses deux premiers bataillons du côté de Bedretto. Le 1er comptait 1,042 hommes ; le 2, 915. Le 3e bataillon avait quitté Lausanne et occupait Brig depuis le 14 ; il avait 920 hommes. La 28e était toujours sous les ordres du général de brigade **JACOPIN**.
Au moment de l'arrivée de l'armée de **SOUWAROV**, le général **GUDIN**, surpris, n'avait que trois bataillons pour défendre le défilé du Saint-Gothard. Il n'hésita pourtant pas à disputer le terrain pied à pied, en profitant habilement de tous les obstacles de cette contrée tourmentée, aux montagnes presque inaccessibles, dont les sentiers abrupts n'avaient été jusqu'alors parcourus que par des pâtres ou des touristes. Il opposa une résistance opiniâtre pour donner au général **LECOURBE** le temps de réunir ses troupes. Le feu bien dirigé des soldats français, embusqués avec adresse, devint si meurtrier, que les grenadiers russes n'osèrent plus avancer. C'est alors, dit-on, que **SOUWAROV** fit creuser une fosse dans laquelle il s'étendit en déclarant qu'il voulait mourir à l'endroit où « ses enfants » reculaient pour la première fois.
Cette belle défense fut aidée par 4 compagnies de la 28e, qui, en soutenant une lutte héroïque contre des ennemis dix fois plus nombreux, empêchèrent les Russes de tourner le général **GUDIN**. L'admirable conduite de ce détachement, isolé dans un pays affreux, commandé par un simple capitaine, n'est mentionnée dans aucune histoire, et elle mérite cependant une place d'honneur dans nos fastes militaires.

Combat de Bedretto (24 et 25 septembre 1799). — **SOUWAROV** avait cru d'abord enlever de vive force le passage du Saint-Gothard, mais il se heurta à tant d'obstacles et subit tant de pertes, qu'il essaya de faire tourner le général **GUDIN** par la droite et par la gauche. Un corps de 2,000 Russes fut envoyé dans le val Bedretto, d'où il pouvait se porter, en six à sept heures de marche rapide, à Obergestelen (ou Haut-Châtillon) sur le Rhône par le col de la Novène, ce qui lui permettait d'atteindre l'Hospital par le col de la Furca et de tomber sur les derrières des défenseurs du Saint-Gothard[1]. C'est dans la sauvage et stérile petite vallée de Bedretto, rarement visitée par les rayons du soleil, aux pentes couvertes de forêts, dominée par des glaciers éternels, ravagée par les avalanches, qu'un faible détachement de la 28e, abandonné à lui-même, soutint pendant deux jours les efforts furieux de ces 2,000 Russes.
Quatre compagnies de la 28e avaient été détachées et laissées seules pour garder les approches du col de la Novène. Le plus ancien des 4 capitaines, nommé **LABAUVE**, avait pris le commandement. Comprenant toute l'importance de ce passage, il le défendit avec acharnement le 24 et le 25 septembre. Grâce à l'intelligence et au dévouement de cet obscur officier, le général **GUDIN**, attaqué depuis le 23 par **SOUWAROV**, qui cherchait à l'envelopper, put continuer à disputer le terrain pied à pied et battre en retraite lentement, en bon ordre, sur Hospital, en infligeant des pertes considérables à l'ennemi.
Le combat sanglant de Bedretto occasionna de grandes pertes à la 28e demi- brigade. A la fin de la deuxième journée, les 4 compagnies, épuisées, n'ayant plus de munitions, se trouvèrent complètement cernées. Presque tout ce qui n'avait pas été tué fut pris. Le capitaine **LABAUVE** fut

1 Le col de la Novène ou de Nüfenen, situé à 2,443 mètres d'altitude, forme la frontière du Valais et du Tessin. Le village de Bedretto est à 2 lieues et demie d'Airolo. On pouvait en huit heures se rendre d'Airolo à Obergestelen par le col de la Novène.

fait prisonnier[1], avec le capitaine **LIOUVILLE**, le sous-lieutenant **DECONCHY**, etc. Le capitaine **BOYER** et le lieutenant **THIÉBAULT**, blessés tous deux, s'étaient éloignés à temps et échappèrent aux mains de l'ennemi. Il nous a été malheureusement impossible de retrouver les noms des braves gens qui se sont fait tuer là, pour sauver une partie de l'armée de **LECOURBE**.
SOUWAROV, arrivé le 23 à Airolo, ne put franchir le passage du Saint-Gothard que le 24, et seulement grâce au succès d'un mouvement tournant qu'un corps russe exécuta à droite, par le Val Canaria. Il s'avança le 25 jusqu'à Wasen et le 26 jusqu'à Altorf, en combattant toujours les troupes de **GUDIN**, ainsi que celles de **LECOURBE**, qui était accouru.

Marches et emplacements de la 28e. — **SOUWAROV** ne tarda pas à avoir presque toute l'armée de **MASSENA** contre lui, et il fut contraint à une retraite désastreuse à travers les montagnes. Après la série des glorieux combats livrés par **MASSENA** et **LECOURBE**, à laquelle on a donné le nom de bataille de Zurich, la 28e revint dans le Valais. Il n'y eut plus aucune affaire importante dans la Suisse, qui fut évacuée presque entièrement par les alliés. Les vainqueurs et les vaincus, après ces efforts prodigieux, étaient considérablement affaiblis et demandaient des renforts. Le pays occupé se trouvait épuisé ; partout les travaux étaient suspendus. **MASSENA**, laissé sans ressources, fut réduit à exiger des Suisses une forte contribution pour payer une partie de la solde due aux troupes. A la fin de septembre, le général en chef concentra la plus grande partie de son armée sur Bâle et sur Zurich. Il ne laissa qu'une faible division dans le Valais. Déjà tous les passages du Saint-Gothard et du Simplon étaient fermés par les neiges. Les opérations se trouvèrent forcément arrêtées.
Le 12 octobre, les 3 bataillons de la 28e étaient réunis à Munster ; le 23, le 1er bataillon était à Munster, le 2e à Obergestelen, le 3e à Binn, et le dépôt toujours à Lausanne. L'effectif n'était plus que de 1,933 hommes, dont il fallait déduire 100 hommes faits prisonniers (presque tous à Bedretto) et 280 aux hôpitaux.
Le 23, les 3 compagnies de grenadiers de la 28e se rendirent à Zurich, où se trouvait le quartier général de **MASSENA**, qui rassemblait une forte réserve de grenadiers pour contraindre l'archiduc **Charles** à maintenir sur les frontières de la Suisse une partie de ses forces, qui, sans cela, auraient été toutes employées contre l'armée du Rhin. Le 24, le 1er bataillon alla de Munster à Obergestelen, le 2e d'Obergestelen à Binn.
Le général de division **MONTCHOISY** prit le commandement de la 1re division vers le 15 novembre, et on lui adjoignit les généraux de brigade **MAINONI** et **RUBY**. En un mois, la 28e eut 50 hommes de plus aux hôpitaux, sans doute par suite des rigueurs de l'hiver, des souffrances et des fatigues de la campagne. Le dépôt fut transféré à Lons-le-Saunier.
Le 12 décembre, en exécution d'un arrêté du 24 novembre, les armées du Danube et du Rhin furent réunies sous la dénomination d'armée du Rhin, et le commandement en chef fut donné au général **MOREAU**[2]. La 28e demeura à la 1re division de l'aile droite, et fut placée sous les ordres du général

1 Labauve (Félix), né en 1741 à Falaise (Ardennes). Sergent en 1792 dans la compagnie de canonniers de la section des halles, dont une partie fut incorporée dans le 4e bataillon de la Meuse (plus tard 28e). Il fit d'abord campagne à l'armée du Nord, passa sous-lieutenant le 1er mai 1793 et capitaine le 1er octobre suivant. Il fut fait prisonnier avec la garnison de Landrecies en 1794. Rendu le 18 février 1796, il rejoignit son corps à l'intérieur. Incorporé à la 28e, il se distingua à Bedretto, où il fut fait de nouveau prisonnier. Il rentra en France le 29 mars 1800, et se rendit à son corps en Italie. Il obtint un sabre d'honneur le 23 janvier 1802 pour sa belle conduite à l'armée du Danube. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur en 1804, et réformé à cause de ses infirmités. Il servit depuis ce moment dans la garde nationale des Ardennes comme capitaine au 2e bataillon, et fit campagne à l'armée du Nord en 1809. Admis définitivement à la retraite le 3 août 1810, il obtint la moitié du maximum de la pension affectée à son grade, en récompense des services exceptionnels qu'il avait rendus. Il mourut à Vouziers le 11 mars 1815.

2 Malgré la nouvelle organisation, des situations et des rapports emploient encore, après le 12 décembre, la dénomination d'armée d'Helvétie pour désigner les troupes occupant la Suisse. Le corps du général Lecourbe, qui était

de brigade **MAINONI**. Son effectif n'était plus que de 1,679 hommes au 31 décembre. L'aile droite de l'armée du Rhin était toujours commandée par le général **LECOURBE**.

Armée du Rhin (1800). — Le 21 janvier, la 28e, comptant 2,414 hommes, dont 82 prisonniers et 136 hommes aux hôpitaux, avait son 1er bataillon à Brig, son 2e à Munster et son 3e au Simplon. Le 16 février, le 1er bataillon auxiliaire du Doubs, formé le 28 août 1799, fort de 1,060 hommes, fut versé dans la demi-brigade, dont l'effectif se trouva porté à 3,007 hommes. A ce moment, le 1er bataillon était au Simplon, le 2e à Sierre, le 3e au Saint-Bernard. La 1re division avait sa droite au Saint-Bernard, son centre à Brig et sa gauche à Schwitz. Le dépôt fut transporté à Saint-Amour à la fin de mars.

Le premier consul avait fait renforcer les demi-brigades pour les préparer à l'offensive qu'il méditait. La création d'une armée de réserve fut ordonnée par un arrêté des consuls, en date du 7 mars. Elle était d'abord destinée à fournir des renforts à l'armée d'Italie et à celle du Rhin. Les immenses préparatifs des alliés pour la campagne de 1800 avaient forcé le gouvernement à envoyer au général **MOREAU** les premières troupes rassemblées en exécution de cet arrêté. Mais, pour exécuter le projet que **BONAPARTE** avait conçu de se porter en Italie avec une nouvelle armée pendant que **MOREAU** s'avancerait en Allemagne, il fallut prendre d'autres mesures. L'armée de réserve reçut plus d'extension et une organisation plus forte ; elle n'en conserva pas moins son premier titre. Elle fut constituée avec beaucoup de mystère ; elle commença ses opérations sous les ordres immédiats du général **BERTHIER** et sous la direction suprême de **BONAPARTE**. On annonça partout qu'elle se réunissait à Dijon pour tromper les espions des alliés.

La 28e demi-brigade fut désignée pour faire partie de l'avant-garde de l'armée de réserve, malgré les efforts que firent, pour la conserver en Suisse, les généraux chargés de la défense de ce pays. Le 22 avril, **LECOURBE** écrivait à **BERTHIER** qu' « on devrait laisser à l'armée d'Helvétie, dans le Valais, 1 bataillon de la 9e légère, 1 de la 44e, 3 de la 28e, pour une défense efficace. »

BONAPARTE ne voulut pas y consentir. Il dit à **BERTHIER** : « Je crois que la 28e de ligne est destinée par le général Moreau à défendre le grand Saint-Bernard. Vous pouvez la prendre pour faire l'avant-garde du général Watrin, puisqu'elle connaît mieux les chemins et est plus reposée. » (Lettre du 1er mai.)

La division **WATRIN** était à ce moment à Genève et reçut l'ordre de se diriger sur Villeneuve et Saint-Maurice.

A la suite de cette lettre, **BERTHIER** écrivit de Dijon, le 2, au général **DUPONT**, chef de l'état-major général : « Vous expédierez l'ordre au général Maoni (il voulait dire Mainoni), qui commande au grand Saint-Bernard, de se tenir prêt avec la 28e de ligne, qu'il doit avoir à ses ordres, pour faire l'avant-garde de la division Watrin, qui doit descendre par le grand Saint-Bernard. » Le général Mainoni était alors à Sion, et commandait toutes les troupes qui se trouvaient. dans le Valais.

Les ordres de **BONAPARTE** ne s'exécutèrent pas facilement, comme le prouvent les nombreuses correspondances échangées au sujet de la 28e. D'abord, le général **WATRIN** ignorait sa mission, car il disait, le 2 mai, au général **DUPONT** : « Je dois soutenir et non relever l'armée du Rhin, comme me le dit une lettre du général Montchoisy. Vous me prescrivez de ne disséminer nullement mes troupes, ce qui aurait lieu si je relevais le général Mennony, qui occupe plus de vingt lieues de terrain. Je vais aller reconnaître le Saint-Bernard avec le général Marescot, et j'ai donné rendez-vous au général Mennoni à Martigni. Comme il est dans cette partie depuis très longtemps, il nous donnera des renseignements très précieux. »

Le 2 mai, « la division Watrin est en position à Saint-Maurice et Villeneuve. Tout suit. » (Berthier.)

---

le 4e de l'armée du Rhin, était destiné, suivant les ordres de Bonaparte, « à servir de réserve aux 3 autres corps, à garder la Suisse et à combiner ses opérations avec celles de l'armée de l'Italie. » (Lettre de Bonaparte, du 1er mars 1800.)

Une lettre de **MAINONI** à **BERTHIER**, datée de Sion le 6, donne quelques renseignements intéressants sur la situation de la 28e : « Je défends, depuis les sources du Rhône jusqu'à Saint-Maurice, tous les débouchés sur l'Italie.... Mes forces actuelles sont à la vérité peu de chose. C'est la 28e de ligne qui ne me fournira tout au plus que 1,500 combattants, le 1er bataillon de la 44e qui en fournira tout au plus 550, 5 compagnies du 1er bataillon des troupes légères helvétiques qui fourniront 400 hommes, quelques artilleurs, 4 pièces de 4 et 6 de 2....
« Passablement de vivres, à l'exception de viande dont je manque déjà. Point d'argent pour préparer et assurer les moyens d'une expédition, pas même pour l'espionnage, vu que les 25 louis que j'ai touchés depuis quatre mois et plus que je suis dans le pays, sont épuisés. »
Le 7, **BERTHIER** autorisait **MAINONI** à détacher quelques troupes dans la vallée de la Reuss, « comme le désirait le général Moncey, » mais il lui prescrivait de garder la 28e avec lui. Le 8, le ministre de la guerre **CARNOT** informa le général **MONCEY** d'un arrêté des consuls, daté du 5 mai, ordonnant que le Valais ferait partie de l'armée de réserve, et que les troupes qui s'y trouvaient en feraient également partie. Il lui ordonna de réunir au pied du Saint-Gothard et du Simplon les troupes sous ses ordres, de manière que, dès le premier avis et au fur et à mesure que d'autres troupes arriveraient en Suisse pour remplacer les premières, celles-ci se missent en marche aussitôt pour déboucher par l'un de ces deux passages.
A la suite de cet ordre, le général **MONCEY** prescrivit à la 28e de se porter au Simplon, mais de nouvelles instructions arrivèrent pour cette demi-brigade. Le 10, **BERTHIER** écrivit de Genève au chef d'état-major « Ordre au général Mainoni de ne point se porter au Simplon avec les 3 bataillons de la 28e, ainsi qu'il parait qu'il en a reçu l'ordre du général Moncey. »
Le même jour, il fut prescrit au général de division **LANNES** de prendre le commandement de l'avant-garde. N'ayant pas encore la 28e le 13, il écrivit au général en chef: « Le général Menony m'a écrit qu'il ne pouvait descendre à Martigny avec la 28e demi-brigade que le 27 au plutôt[1]. Vous voyez, citoyen général, que cette demi-brigade aura bien de la peine pour rejoindre l'avant-garde je vous prie de m'envoyer pour la remplacer la 9e d'infanterie légère ou la 13e, que je connais particulièrement. »
Mais le général **BERTHIER** tenait à ce que la 28e fût à l'avant-garde de l'armée de réserve, comme il l'avait prescrit et comme **BONAPARTE** le voulait : « Donnez l'ordre au général commandant à Martigny de faire filer sur le Saint-Bernard tout ce qui tient à la 28e demi-brigade, et qui arrive du côté de Sion, pour qu'il rejoigne le plus promptement possible l'avant-garde du général Lannes. » (Berthier à Dupont, de Saint-Pierre, le 16 mai.)
BERTHIER écrivait le même jour à **LANNES** : « Je vous envoie le général Mainoni ; la 28e demi-brigade le suit à une journée de marche. » La 28e avait déjà au Saint-Bernard, depuis le commencement de l'année, son 3e bataillon, qui occupait l'hospice et qui était placé en poste avancé, sous les ordres du chef de bataillon **VIVENOT**.
BONAPARTE avait envoyé de son côté à **LANNES**, du quartier général de Genève, le 10 mai, les instructions suivantes : « Conformément aux ordres du général en chef Berthier, citoyen général, vous vous rendrez le 23 à Saint-Maurice avec l'avant-garde que vous commandez, et vous ferez prendre à Villeneuve du biscuit pour la troupe, pour les 23, 24, 25 et 26 (13, 14, 15 et 16 mai). Dans la journée du 24, vous serez rendu à six lieues au delà de Saint-Maurice, et, le 25, vous vous trouverez au pied du grand Saint-Bernard. En passant à Saint-Pierre, vous prendrez du biscuit pour trois jours, 27, 28 et 29 inclus.
« Le général Mainoni devra réunir les 3 bataillons de la 28e, le bataillon helvétique et le bataillon italique à l'hospice du Saint-Bernard le 24 (14 mai) et leur fera distribuer du biscuit pour 4 jours....

1 Le 27 germinal, c'est-à-dire le 17 mai.

Vous calculerez votre marche avec assez de précision pour que le 26 (16 mai), une heure avant le jour, vous ayez passé le Saint-Bernard et que vous vous trouviez sur les postes avancés de l'ennemi que vous culbuterez. » Bonaparte s'occupait de tout, et il en donnait la raison à Berthier : « Vous voyez que je m'occupe beaucoup de vos détails ; mais c'est que c'est dans votre opération qu'est véritablement le succès de la campagne. »
Après tous ces ordres et contre-ordres, la 28e se rendit enfin à la place d'honneur qui lui était réservée et quitta la Suisse. Lorsque la demi-brigade fut partie, le général de brigade **BÉTHENCOURT**, nommé commandant du Valais en remplacement du général **MAINONI**, écrivit au général **DUPONT** : « La 28e demi-brigade excitera plus d'une fois mes regrets. Elle joignait au meilleur esprit une connaissance parfaite de ces localités si scabreuses. » Ces louanges, méritées par une irréprochable discipline et par de nombreuses actions d'éclat, étaient bien dues à la demi-brigade, qui, pendant un an, s'était multipliée pour défendre le Valais, courant partout où l'ennemi le menaçait ; elles terminent dignement le récit de la campagne de la 28e en Suisse.

CHAPITRE III.

Campagne de 1800 en Italie. (Armée de réserve.)

Commencement des opérations. — La composition définitive de l'avant-garde de l'armée de réserve fut arrêtée par **BONAPARTE** ainsi qu'il suit :
1º Le général de brigade **MAINONI**, commandant la 28e demi-brigade de bataille, le 1er bataillon helvétique, le 1er bataillon italien ;
2º Le général de division **WATRIN**, commandant la 6e demi-brigade légère, la 22e demi-brigade de bataille, la 40e demi-brigade de bataille[1] ;
3º Le général de brigade **RIVAUD**, commandant le 12e régiment de hussards, le 21e régiment de chasseurs ;
4º L'artillerie, comprenant : 4 pièces de 4, 2 pièces de 8, 2 obusiers, 4 pièces de 4 genevoises, 6 pièces de 2.

Au commencement de mai, la 28e n'avait plus que 1,500 combattants, comme l'avait dit le général **MAINONI**. Le dépôt fut transporté dans la 18e division militaire, suivant un ordre du 30 avril, du premier consul, qui avait décidé que tous les dépôts des demi-brigades de l'armée de réserve resteraient dans l'arrondissement de la 18e division, et à Dijon. Les dépôts des corps composant une même division devaient être réunis dans une même ville, et sous les ordres d'un officier supérieur de la division. Le 12 mai, **BERTHIER** ordonna, en outre, que tous les petits dépôts des corps seraient centralisés à Genève, où tous les conscrits, arrivés isolément ou en petits détachements, se rendraient, avant de rejoindre leurs demi-brigades, et où ils seraient armés, habillés et équipés. « Les grands dépôts resteront toujours dans les lieux qui leur ont été désignés dans la 18e division militaire. » Enfin, le 14 juin, le premier consul prescrivit que tous les dépôts d'infanterie de l'armée

1 La 28e demi-brigade de 1re formation avait servi à composer cette 40e demi-brigade.

de réserve seraient rassemblés à Chambéry. Vers la fin de juillet, le dépôt de la 28e se rendit de Chambéry en Italie.

Le général **MARESCOT**, commandant le génie de l'armée, avait fait, avec le général **MAINONI**, la reconnaissance exacte de toute la partie des montagnes par laquelle l'armée devait passer pour pénétrer en Italie. Le général **MAINONI**, officier d'origine italienne, qui s'était beaucoup occupé de la topographie des Alpes, adressa au général en chef **BERTHIER**, en même temps que le général **MARESCOT**, un rapport détaillé, indiquant avec beaucoup d'exactitude la meilleure route à suivre.

Le 8 mai, **BONAPARTE** arriva à Genève, et reçut du général **MARESCOT**, de vive voix, tous les renseignements sur le Saint-Bernard. Le général du génie insista surtout sur la difficulté de gravir la montagne jusqu'à l'hospice, où se trouvait, depuis trois mois, un bataillon de la 28e. Il informa le consul que les Autrichiens occupaient eux-mêmes un autre poste peu éloigné de celui de l'hospice, mais qu'ils ne paraissaient pas avoir de grandes inquiétudes de ce côté, puisqu'ils n'avaient fait aucune tentative pour chasser les Français du couvent. Il y avait à redouter des avalanches. En résumé, le général **MARESCOT** croyait le passage possible, quoique très difficile.

Trois jours furent encore employés par **BERTHIER** à rassembler les troupes, l'artillerie, les approvisionnements, au pied du mont Saint-Bernard. Il s'occupa des moindres choses, sous la direction de **BONAPARTE**. Voici quelques-uns de ses ordres au chef d'état-major général, contenant des détails intéressants :

« Les officiers et les sous-officiers de toutes les demi-brigades doivent être armés de fusils, ainsi que les lieutenants et sous-lieutenants des demi-brigades d'infanterie légère. »

« Témoignez, par l'ordre du jour à l'armée, ma satisfaction de la bonne conduite et de la discipline qu'elle tient, soit dans les marches, soit dans les cantonnements. Partout il m'en est revenu des éloges. »

« Ordonnez que, dans toutes les demi-brigades, on fasse tirer dès demain (13 mai) quelques coups de fusil à tous les conscrits, qu'on leur fasse connaître de quel œil on mire pour ajuster, et enfin de quelle manière on charge son fusil. »

Ces conscrits, qui ignoraient comment on tire un coup de fusil, allaient se comporter merveilleusement, parce qu'ils étaient très bien encadrés, et conduits par des officiers résolus et d'anciens sous-officiers rompus aux fatigues et connaissant bien la guerre. La 28e, en particulier, était commandée par des officiers énergiques, expérimentés, et en général assez jeunes. Le chef de brigade, **Roger VALHUBERT,** avait 36 ans ; **BOY**, chef du 1er bataillon, 31 ans ; **TAUPIN**, chef du 2e bataillon, 32 ans ; **VIVENOT**, chef du 3e bataillon, 32 ans. Les adjudants-majors **TRONCHON** (1er bataillon), **BRUGES** (2e) et **JOANNET** (3e) avaient respectivement 25, 39 et 31 ans. La plupart des capitaines avaient environ 35 ans. Il en existait peu de plus de 40 ans.

« Un officier d'état-major veillera à ce que tous les corps, en passant à Villeneuve, aient 50 coups par homme et 2 pierres à feu. »

« On doit payer tout ce qui est dû de la solde de l'an VIII jusqu'au 1er prairial (20 mai). Le payeur de la division **WATRIN** est chargé d'acquitter également tout ce qui est dû à la 28e. » A ce moment, on devait à la 28e huit mois de solde.

« Les troupes qui sont en présence de l'ennemi doivent bivouaquer et se bien garder. »

Les corps qui franchirent le Saint-Bernard emportèrent du biscuit pour 4 à 6 jours, et de l'eau-de-vie pour 1 jour. « Ce biscuit n'est pas bon, déclarait l'inspecteur aux revues. Il se met en pièces. L'eau-de-vie est très faible. »

Dès le 16, le général **LANNES** avait mis en marche son avant-garde, qui avait pénétré dans l'étroite vallée de la Dranse, et, à partir de Saint-Pierre, où finit le chemin praticable, avait commencé l'ascension du Saint-Bernard. La 28e n'avait pas encore pris son rang ; elle ne prit sa place à l'avant-

garde que le 19. **BERTHIER** écrivit d'Aoste, le 18, au chef d'état-major général : « Ordre à la 28e de partir demain à midi pour rejoindre l'avant-garde. »
Le 17 et le 18, **LANNES** avait déjà rencontré l'ennemi à Aoste et à Châtillon, et l'avait bousculé. Le 19, il occupa les hauteurs qui dominent le fort de Bard, entre Arnaz et Perlo.
Le 20, **BERTHIER** porta toute l'avant-garde sur Saint-Martin ; il somma deux fois le commandant du fort de Bard de se rendre. Sur les refus de ce dernier et après une attaque infructueuse, il fallut renoncer à prendre d'assaut le fort qui était dans une position presque inexpugnable. L'avant-garde tourna l'obstacle par des sentiers escarpés de la montagne. « Vous ne pouvez pas vous faire une idée des difficultés en tout genre que nous rencontrons, écrivait Berthier à Bonaparte, qui avait rejoint l'armée à Aoste. L'objet qui nous embarrasse le plus est celui des cartouches. Si nous avions une ou deux affaires vers Ivrée, nous n'aurions plus de moyens de remplacement. Quant à du canon, nous tâcherons d'en prendre. »
Le général en chef écrivait au chef d'état-major général le 20 : « Donnez l'ordre au général Watrin de partir avec tout ce qu'il a ici de sa division pour rejoindre le général Lannes sur les hauteurs, d'où il ira prendre le commandement de la partie des troupes à qui le général Lannes fera occuper Donnaz et Saint-Martin.... Il faudrait que la 28e, avant de partir, ait de la viande pour deux jours, et demi-ration de pain ; on ne peut pas lui en donner davantage. Elle aurait dû, comme toute l'armée, en prendre jusqu'au 4 (23 mai) en passant à Aoste. »
Le général **LANNES** s'avançait toujours sur la route d'Ivrée ; le 21, il était à Saint-Martin et Caréma, et l'avant-garde alla prendre position à Setto, qui est à l'entrée des gorges.
La situation était critique. L'avant-garde courait le risque d'être assaillie sans avoir d'artillerie. Toute celle de l'armée se trouvait arrêtée près du fort du Bard, qui fermait le seul passage praticable. « Je me trouve, par la résistance du fort de Bard, sans vivres et très peu de munitions. » (Berthier à Bonaparte.)
« Je suis ici, depuis deux jours, au milieu des réclamations de toute espèce sur l'impuissance des préposés de tous les services. Les transports des subsistances et des effets d'habillement m'ont paru ce qu'il y avait de plus urgent.... L'argent manque toujours et arrive trop lentement. » (Lettre de Petiet, conseiller d'Etat détaché près le premier consul, au premier consul, 21 mai.) Les vivres finirent par manquer, comme le prouve cet ordre du jour de Berthier, daté du 23 : « Il n'y a ni biscuit ni riz à Bard, faute de moyens de transport depuis Aoste.... Il ne sera délivré qu'une demi-ration de pain, ou biscuit, ou riz, aux troupes auxquelles il en est dû, pour la journée. Il sera donné double ration de viande[1].
Enfin, **BERTHIER** parvint à faire franchir le défilé à l'artillerie. La prise du fort de Bard fut négligée pour l'instant. L'armée continua sa marche. Ordre fut donné à **LANNES** d'attaquer la ville et la citadelle d'Ivrée, qui furent prises le 23.
L'avant-garde marcha ensuite sur Turin. Le 26, elle rencontra, sur les bords de la Chiusella, un corps autrichien qui fut mis en complète déroute[2].

1 Certaines troupes furent soumises à des privations plus grandes. Le général en chef écrivit au chef d'état-major général : « J'apprends que la division Loison n'a pas de vivres depuis trois jours. Lorsque vous ordonnez un mouvement, il est indispensable que vous fassiez assurer en même temps les subsistances des troupes par le commissaire des guerres de la division. » Ces privations entraînèrent les troupes à quelques excès. Berthier se plaignit au chef d'état-major général du pillage et du gaspillage des soldats. « Ils enlèvent tout ce qu'ils trouvent et pillent les malheureux habitants. » Il donna l'ordre d'établir des gardes pour protéger ces habitants « qui avaient déjà rendu tant de services ».

2 La 28e ne prit aucune part à cet engagement.

Revue de Chivasso (28 mai). Après ce combat, **BONAPARTE** se rendit à Chivasso pour y passer en revue les troupes de l'avant-garde, qui s'étaient conduites si brillamment jusqu'à cet instant. Lorsqu'il arriva devant la 28e demi- brigade, il s'arrêta et lui dit :
« Voilà deux ans que vous passez sur les montagnes, souvent privés de tout, et vous êtes toujours à votre devoir sans murmurer. C'est la première qualité d'un bon soldat. Je sais encore qu'il vous était dû, il y a huit jours, huit mois de prêt, et que cependant il n'y a pas eu une seule plainte. » Le bulletin officiel de l'armée, qui rapporta ces paroles, ajouta : « Le premier consul a ordonné, pour preuve de sa satisfaction de la bonne tenue de cette demi-brigade, qu'à la première affaire, elle marcherait à la tête de l'avant-garde[1]. »
Le discours de **BONAPARTE** excita beaucoup d'enthousiasme. Ce moyen de faire naître l'émulation était bien celui qui convenait au caractère fier des soldats français. Depuis lors, toutes les troupes briguèrent l'honneur de marcher à la tête de l'armée. Mais **BONAPARTE** tint parole. La 28e resta presque toujours à ce poste envié jusqu'à Marengo. Et l'on va voir de quelle façon elle justifia la confiance et les louanges du premier consul.

Marche de l'avant-garde. — Le 3e bataillon était demeuré à Ivrée après la prise de cette ville. Le 29, **BERTHIER** le renvoya : « Donnez l'ordre au 3e bataillon de la 28e et à tout ce qu'il peut y avoir ici de troupes appartenant au général **LANNES**, de partir sur-le-champ pour rejoindre la division dans sa position sur les hauteurs de Romano ; que le 3e bataillon de la 28e prenne 80 coups par homme, afin d'en remettre une partie à l'avant-garde. » (Lettre au chef d'état-major.) Cette question du ravitaillement des munitions tourmentait avec raison **BERTHIER**. Beaucoup de corps se plaignaient d'en manquer. Les généraux adressaient des réclamations[2].
L'avant-garde entra dans Pavie le 3 juin. « L'on doit cette prise importante aux marches forcées de la troupe qui, après avoir longé et balayé le Pô à Chivasso, Crescentino, Trino, et près de Casale, s'est rendue à grandes journées à Verceil et Mortara, et *ne s'est arrêtée ni jour ni nuit depuis cinq jours, que le temps nécessaire pour faire la soupe.* » (Rapport du général Watrin.)
Le général **WATRIN** espérait commander la 28e, comme le lui avait promis le chef d'état-major ; mais le général **LANNES**, interprète de la volonté de **BONAPARTE**, la laissa indépendante à la tête de l'armée. « Vous avez dû être surpris de ne pas voir porter sur le tableau (des situations et mouvements) la 28e de bataille, que vous m'aviez annoncée devoir faire partie de ma division, écrivait Watrin à Dupont ; mais le général, n'ayant absolument que ma division sous ses ordres, a jugé à propos d'en faire un corps séparé aux ordres du général Mainoni. »
Le 4 juin, **BERTHIER** envoya, de Milan, l'ordre au général **LANNES** « de franchir le Pô, entre l'embouchure du Tesin, et Porto-Morone et Castel-Saint-Joanne.... Vous ferez jeter un pont ou vous ferez construire des ponts volants ; et lorsque votre passage sera effectué, vous vous porterez sur la position de Stradella. »

Passage du Pô et combat de Stradella (6 juin). — La 28e exécuta le passage à Belgiojoso, vers trois heures du matin, dans quelques bateaux[3]. Le chef de brigade **VALHUBERT** arriva sur l'autre rive un des premiers et organisa la défense avec ses 3 bataillons et 2 ou 3 compagnies de la 40e, qui

1 Bulletin officiel de l'armée, du 29 mai.
2 L'adjudant général Dalton écrit, le 3 juin, au chef d'état-major général qu'il lui faut de suite 50,000 cartouches pour sa division: « Le passage de la Sésia nous en a fait perdre une grande quantité.... La quantité que je vous demande ne complétera guère la division qu'à 40 par homme. »
3 « J'avais ordonné au général Lannes de chercher à effectuer son passage vis-à-vis de Stradella. L'ennemi avait détruit tous les ponts volants, mais le général Lannes parvint à rassembler quelques bateaux sur lesquels la 28e commença à passer le Pô le 17, à trois heures du matin.» (Berthier à Bonaparte.

avaient passé après la 28e. Le général **MAINONI** disposa ces troupes le long des digues et des marais, en arrière de San-Cypriano. Il s'y garda avec soin, étant dans une situation périlleuse, car la division ne pouvait opérer son passage qu'avec beaucoup de lenteur. Le général **LANNES** espérait que toute l'avant-garde passerait en quatre heures, mais l'établissement d'un pont volant fit perdre du temps.

L'ennemi accourut bientôt pour profiter de la position désavantageuse des troupes qui étaient déjà débarquées. Vers dix heures, 4 à 5,000 hommes d'infanterie, venant de Gênes, tombèrent sur la 28e, qui, abandonnée à ses propres forces, ne faiblit pas. Le centre de la ligne fut d'abord enfoncé, mais le général **LANNES** envoya un bataillon sur la droite pour prendre l'ennemi en flanc. Ce bataillon, qui était le 3e, sous les ordres du commandant **VIVENOT**, avec lequel marchait l'adjudant-général **NOGUÈS**, fut entouré par plus de 2,000 Autrichiens ; ceux-ci s'efforcèrent de le jeter dans le fleuve. Non seulement le chef de bataillon **VIVENOT** parvint à leur résister, mais, après les avoir repoussés avec beaucoup de pertes, il leur enleva 2 caissons chargés de munitions, dont il fit de suite la distribution à sa troupe, qui commençait à en manquer.

Pendant ce temps, les deux autres bataillons de la demi-brigade se défendaient avec rage, comprenant que leur résistance assurait le succès du passage de l'armée. Ils s'emparèrent de plusieurs canons et caissons et tuèrent beaucoup de monde aux Autrichiens, qui finirent par se débander et se retirer dans le village de Stradella, où ils se rallièrent.

Vers trois heures de l'après-midi, les ennemis revinrent à la charge, soutenus par 4 nouvelles pièces d'artillerie et de la cavalerie, qui arrivaient de Voghera. 500 hommes de la 40e, qui venaient de débarquer, s'avancèrent au secours de la 28e. Les Français prirent alors, à leur tour, l'offensive ; la lutte devint furieuse. Ce fut une mêlée générale, qui ne prit fin qu'à neuf heures du soir, heure à laquelle les Autrichiens furent enfin chassés à plus de trois lieues de Stradella, sur la route de Plaisance.

« La déroute de l'ennemi a été on ne peut plus complète, et je dois à la vérité de dire que c'est au général Mainoni et à la bravoure des 28e et 40e qu'on doit le succès de cette journée. » (Rapport du général de division Watrin.)

Le général **LANNES** rendit un plus éclatant hommage à la valeur de la 28e, dans son rapport au général en chef :

« Le combat a été des plus vifs. L'ennemi, outre son infanterie, avait 1,500 hommes de cavalerie et 7 pièces de canon. Il a laissé 600 morts sur le champ de bataille. Il a eu 300 blessés, et nous lui avons fait un nombre égal de prisonniers. Il a perdu en outre 2 caissons chargés de munitions et un troupeau de bœufs et de moutons.

« Nous avons eu au plus 12 tués et une quarantaine de blessés.... Le général Mainoni a fait preuve du plus grand sang-froid. Le chef de la brigade 28e et tous les chefs de bataillon, ainsi que les adjoints au général Boissière, se sont particulièrement distingués.

« *Je ne connais pas de soldats plus braves que ceux de la 28e*. Quoique forcés plusieurs fois, ils n'ont pas perdu la tête un seul moment. »

Le Bulletin officiel de l'armée de réserve dit aussi : « La 28e demi-brigade s'est couverte de gloire. »

Si l'on songe que la 28e, qui supporta seule ce combat pendant la plus grande partie de la journée, n'avait guère que 1,200 combattants[1], on est stupéfait des résultats obtenus. Les Autrichiens perdirent environ 1,200 hommes, tués, blessés ou prisonniers, c'est-à-dire autant d'hommes qu'en avait la 28e.

1 Le 14 juin, son effectif était de 998 hommes seulement.

Marche sur Stradella. — Le lendemain, les troupes de l'avant-garde continuèrent à passer le fleuve[1].

Le 8, à deux heures du matin, le général **LANNES** fit reprendre la marche pour se diriger sur Stradella. Les Autrichiens en étaient partis dans la nuit précédente, avec beaucoup d'artillerie et un grand nombre de chariots qu'ils avaient emmenés de Plaisance. Il ne restait plus que l'arrière-garde, qui s'enfuit à l'approche des Français. La 28e se mit à la poursuite de l'ennemi. Le chef de brigade **VALHUBERT**, à la tête de 150 hommes de sa demi-brigade, se précipita à la suite de 1,200 Autrichiens, qui battaient en retraite par la route de Broni. Son impétuosité l'entraîna à devancer son détachement. Il traversa seul la ville de Broni et parvint à l'extrémité au moment où les soldats de la 28e arrivaient seulement à l'entrée.
Roger VALHUBERT se trouve tout à coup en présence de 200 Autrichiens dont il n'est plus séparé que par une haie. D'abord surpris, il retrouve bientôt son audace et leur crie, d'une voix menaçante, de se rendre. Devant cette assurance, ils s'imaginent que des troupes sont à proximité de l'officier français, et ils déposent leurs armes. Ne voyant rien survenir et entendant au loin les caissons de l'avant-garde, ils jugent qu'ils ont été dupés, ressaisissent leurs fusils et mettent en joue le chef de brigade. Ce dernier se sent perdu. Alors, par une inspiration soudaine, il fait sauter la haie à son cheval, tombe au milieu du groupe, et s'élance sur le commandant, qu'il saisit au collet en lui appuyant la pointe de son épée sur la poitrine. L'officier autrichien comprend que s'il fait un geste de défense ou si ses soldats menacent **VALHUBERT**, c'en est fait de lui. Il demande à se rendre et fait de nouveau déposer leurs armes à tous ses hommes.
Lorsque le détachement de la 28e rejoignit enfin son chef de brigade, il le trouva au milieu de ses 200 prisonniers. Le général autrichien **OTT** était accouru de Gênes avec 30 bataillons et se trouvait le 8 à Voghera, après trois marches forcées. **BERTHIER** ordonna à **LANNES** de quitter la position de Broni pour attaquer ce corps ennemi, et à **VICTOR** de soutenir l'avant-garde. Le 9, l'avant-garde partit de Broni à six heures du matin.

Bataille de Montebello (9 juin). — Les premiers postes de l'ennemi se trouvaient à San-Diletto. Ses principales forces étaient en position à Casteggio et sur les hauteurs voisines de ce bourg, avec beaucoup d'artillerie et environ 17,000 hommes. Il n'y avait qu'une faible réserve à Montebello. L'avant-garde française ne comptait guère que 6,000 hommes.
La 6e légère repoussa les avant-postes de Santa-Giuletta jusqu'à Rivetta. L'ennemi déploya ses forces, et ouvrit un feu violent d'artillerie et de mousqueterie. Le général de division **WATRIN**, qui avait la direction de l'attaque, mit 2 bataillons de la 6e légère à droite de la route, avec ordre de tourner les batteries de l'ennemi, tandis que l'autre bataillon et la 40e (avec le général Malher) s'empareraient des hauteurs de Casteggio pour tourner le bourg. Le mouvement de la 40e étant très long, et les Autrichiens montrant des forces assez considérables sur les hauteurs, le général **WATRIN** envoya encore à gauche un bataillon de la 22e. Soudain l'ennemi assaillit ce bataillon de toutes parts, et il allait le faire prisonnier, lorsque la 40e arriva sur les hauteurs assez à temps pour le dégager. La 28e demi-brigade s'était aussi précipitée au secours du bataillon de la 2e, et elle se montra au même moment. Le combat devint alors très violent.
La 28e, placée à l'extrême gauche de la ligne française, fut menacée sur sa droite par des charges continuelles de cavalerie ; son flanc gauche fut exposé aux feux de l'artillerie et de grosses masses d'infanterie. Le chef de brigade **VALHUBERT** se mit à la tête des 3 compagnies de grenadiers et

1 Pendant la nuit du 7 au 8 juin, le Pô grossit tellement, qu'un des ponts volants ne put plus servir. Le 8, on n'avait encore passé sur la rive droite que l'infanterie et l'artillerie du général Lannes avec 200 chevaux, ainsi que 400 hommes de la division Chambarlhac. L'avant-garde était donc toujours très exposée. Le temps était très mauvais. Des pluies continuelles fatiguaient beaucoup l'armée.

chargea les cavaliers autrichiens à la baïonnette. Il les fit reculer et les poursuivit par un feu nourri qui leur occasionna de grandes pertes. Pendant ce temps, le chef de bataillon **TAUPIN**, avec les 2e et 3e bataillons, se défendait avec succès sur la gauche, couvrant le flanc des autres demi-brigades qui cherchaient à se maintenir sur les hauteurs et à s'emparer de Casteggio. L'ennemi ayant obtenu quelques avantages au centre et repoussé les Français, crut tenir la victoire. Il avança aussitôt son aile droite pour prendre en flanc les assaillants.

Le commandant **TAUPIN** arrêta net ce mouvement, et, par son admirable résistance, fit tout changer de face. Pendant que 2 bataillons de la demi-brigade combattaient contre l'aile droite des Autrichiens, le capitaine **BOY**, avec 1 compagnie du 1er bataillon, courut se porter sur le flanc gauche de cette aile et contraignit l'artillerie à se retirer[1]. En traversant la plaine pour rejoindre les 2 autres bataillons, après avoir poursuivi les batteries, il fut entouré et chargé par la cavalerie de Bussy. « Alors, on crie : Ils sont perdus !... Mais bientôt les feux commencent, nos baïonnettes se croisent, et la terre est jonchée d'intrépides cavaliers, ce qui fait voir ce que peut l'infanterie[2]. » Le sous-lieutenant **LAMBINET** se trouva aussi cerné, d'un autre côté, avec 2 compagnies isolées de la 28e. Il chargea, parvint à traverser la cavalerie, et rejoignit son bataillon[3]. Le chef de brigade **VALHUBERT**, le chef de bataillon **VIVENOT**, les capitaines **ESPION** et **BOY**, les lieutenants **LEROY** et **LAPANNE**, les sous-lieutenants **TRONCHON** et **PEYREBELLE** firent des prodiges de valeur et furent tous blessés. Le capitaine **VALLOT** et le sous-lieutenant **ORY** furent tués.

Cependant, grâce au dévouement et à l'intrépidité de la 28e, l'ennemi avait été rejeté, pour la troisième fois, sur Casteggio, et les hauteurs avaient été occupées. Le général **OTT** envoya de nouveaux renforts à son aile droite, qui prononça une contre-attaque et parvint à repousser encore une fois la division **WATRIN**. Mais la 28e ne voulut pas reculer, exécuta une défense héroïque et donna aux autres troupes, qui étaient en retraite, le temps de se reformer.

Il était trois heures de l'après-midi, et l'on se battait avec fureur depuis plus de cinq heures. La division **WATRIN** avait subi des pertes considérables. La division **CHAMBARLHAC** arriva enfin. Le général **LANNES** l'envoya vivement au secours de son aile gauche, qui avait à lutter contre des forces trop supérieures. Le général **RIVAUD** conduisit cette nouvelle colonne. En voyant accourir ce renfort, les 22e et 40e revinrent. La 28e, qui avait si bravement soutenu le choc, se rua sur l'ennemi. Le chef de bataillon **TAUPIN**, avec ses 2 bataillons, fit prisonnier un régiment tout entier,

---

1 Boy, né en 1768 à Lunéville, entra comme capitaine dans la compagnie de volontaires de Commercy, et fut incorporé à la 28e. Il se distingua à Montebello et fut nommé chef de bataillon le 21 juillet 1800. Il se signala de nouveau en 1801 au passage du Mincio. Chevalier de la Légion d'honneur en 1804. Retraité en 1803. Attaché la même année à l'état-major du 4e corps, comme chef de bataillon du 28e. Passé en 1806 au service de Naples. Colonel en 1808. Il fit la campagne de 1809 à la Grande Armée et combattit aussi en Espagne. Revenu à Naples, il fut nommé maréchal de camp en 1814. Prisonnier en 1815. Il fut réintégré dans les cadres de l'armée française le 11 novembre 1816, avec le grade de colonel d'état-major, et nommé chevalier de Saint-Louis en 1818. En retraite en 1823. Il obtint le grade honorifique de maréchal de camp en 1824 et mourut en 1842.

2 Note du conseil d'administration de la 28e qui établit, quelque temps après, un état des militaires qui s'étaient distingués d'une façon particulière pendant la campagne.

3 Lambinet, né en 1772 à Strasbourg. Enfant de troupe dans le 3e régiment d'artillerie en 1775, soldat en 1785, canonnier de 2e classe en 1790, sergent-major en 1792, sous-lieutenant en 1793 dans le 9e bataillon des réserves, qui fut versé dans la 28e. Au combat de Stradella, le 6 juin 1800, il fit 50 prisonniers autrichiens avec l'aide de 10 grenadiers seulement. Il fut pris à Marengo au moment où il se portait à l'extrémité de la chaîne des tirailleurs. Il fut échangé et nommé lieutenant le 21 juillet 1800. A la bataille de Borghetto, en 1801, s'étant trop aventuré dans une charge, il fut enveloppé par un corps autrichien avec sa troupe et, grâce à son courage et à son habileté, réussit à échapper à l'ennemi. Il reçut, quelque temps après, une assez grave blessure. Il fut nommé capitaine dans la garde des consuls en 1802, officier de la Légion d'honneur en 1804, chevalier de l'Empire en 1810, chef de bataillon en 1811. Il mourut en 1812, pendant la retraite de Russie.

et s'empara de canons, de caissons et d'une grande quantité de bagages. Il fut assez grièvement blessé.

Les hauteurs, plusieurs fois perdues, furent définitivement conquises ; les 28e, 22e et 40e, avec l'aide de la division **CHAMBARLHAC**, tournèrent Casteggio et y entrèrent par derrière. Le centre et la droite des Français avaient aussi fait des progrès. Les Autrichiens abandonnèrent le bourg et s'enfuirent en désordre. Ils se réfugièrent sur la position de Montebello, qui fut également emportée, grâce à de nouveaux renforts envoyés par **BONAPARTE**. Les hostilités ne cessèrent qu'à huit heures du soir. Cette bataille coûta à l'ennemi 3,000 tués ou blessés, 6,000 prisonniers, 5 canons et 3 caissons. Les Français n'eurent que 500 tués ou blessés environ. Les Autrichiens furent poursuivis jusqu'à Voghera.

« Les 6e légère, 22e, 40e et 28e de bataille et l'artillerie se sont couvertes de gloire. » (Rapport du général Watrin.)

Les troupes supportèrent des fatigues extraordinaires, augmentées par de grandes privations. Le 11, le général **WATRIN** se plaignait de ce que sa division manquait de pain et demandait qu'on voulût bien lui en adresser de suite, « car, disait-il, nous n'avons aucune ressource. » Les soldats ne reçurent pas de pain ce jour-là. Les ambulances ne vinrent pas à Montebello, et les blessés furent seulement pansés par les officiers de santé attachés aux différents corps. Les cartouches devaient aussi manquer, car les hommes de la division **BOUDET**, qui avait été beaucoup moins engagée que la division **LANNES**, n'avaient plus que 30 cartouches au lieu de 50.

Le 12 juin, l'armée se porta à Voghera et de là à Ponte-Curone. Le corps du général **LANNES**, formant la droite, marcha dans la direction de Castelnuovo. L'ennemi fut rejeté de l'autre côté de la Scrivia. Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée se dirigea sur Tortone et Castelnuovo-di-Scrivia. Le corps du général **LANNES** s'empara de Castelnuovo, où il fit prisonniers 1,500 malades ou blessés. Le même jour, l'armée marcha sur San-Giuliano, que les Autrichiens évacuèrent pour aller prendre position à Marengo. Le corps de **LANNES**, arrivé à San-Giuliano à une heure, se mit de suite en bataille. L'armée exécuta une marche offensive sur Marengo dans un très bel ordre. L'ennemi ouvrit un feu violent, mais il fut obligé de céder, et se retira jusqu'à son pont sur la Bormida.

La nuit qui survint suspendit les hostilités. « La plaine de San-Giuliano, où plusieurs combats ont déjà eu lieu, est entièrement ruinée.... En rentrant le soir dans un mauvais quartier général, quoiqu'on n'eût presque rien pris de la journée, il fallut se coucher par terre sans souper.... La marche avait été si rapide, que les provisions n'avaient pu suivre. D'ailleurs, l'administration de cette armée ne parait pas être des plus actives ni des mieux organisées. Elle n'a point fait merveille.» (Notes manuscrites d'un officier d'état-major de l'armée de réserve[1].

Bataille de Marengo (14 juin). — Le lendemain, à sept heures du matin, la division **GARDANNE**, laissée en avant-garde, fut attaquée par les Autrichiens. Aussitôt les troupes aux ordres du général **VICTOR** se rangèrent en bataille ; une partie forma le centre, qui occupa le village de Marengo, l'autre forma l'aile gauche, qui s'étendit jusqu'à la Bormida. Le corps du général **LANNES** se plaça à l'aile droite. L'armée, placée sur deux lignes, eut ses ailes soutenues par un gros corps de cavalerie.

L'ennemi organisa trois colonnes. Celle de droite déboucha par Frugarolo, en remontant la Bormida ; celle du centre marcha sur Marengo par la grande route ; enfin celle de gauche sur Castel-Ceriolo.

1 Archives historiques du ministère de la guerre.

La 28e demi-brigade, sous les ordres du général **MAINONI**, était placée tout à fait à l'extrême droite de la ligne française. D'après un appel fait avant la bataille, elle n'avait plus que 998 combattants[1]. Une brigade de cavalerie, commandée par le général **CHAMPEAUX**, soutenait la droite, et garnissait les intervalles de l'infanterie du général **LANNES**.

« La gauche de l'ennemi s'avance vers Castel-Ceriolo, dit le rapport du général en chef Berthier ; son centre, recevant toujours de nouveaux renforts, parvient à s'emparer du village de Marengo, où il fait prisonnier 400 hommes qui tenaient dans une maison.

« Quelques-uns de nos tirailleurs, manquant de cartouches, abandonnent en désordre le champ de bataille, et l'ennemi, encouragé par le succès, charge avec plus d'impétuosité. Le général Lannes le combat avec avantage.... L'ennemi, souvent repoussé au centre, revient toujours à la charge et finit par déborder le village de Marengo. Le général Victor ordonne un mouvement rétrograde sur la réserve.

« Le général Lannes se voit alors attaqué par des forces infiniment supérieures ; deux lignes d'infanterie marchent à lui avec une artillerie formidable. *La division Watrin et la 28e sont inébranlables*. »

La 28e supporta en effet sans fléchir un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie. Elle ne se débanda pas un instant. Son héroïque fermeté sauva peut-être l'armée d'un désastre, car, à ce moment, le centre était en pleine retraite. Elle continua à protéger le flanc droit de l'armée, malgré des pertes cruelles. Bientôt elle se trouva isolée, entourée d'escadrons ennemis. Elle se forma alors en carré, et devint une citadelle mobile. Elle résista à tous les efforts de la cavalerie autrichienne. Le chef de brigade **VALHUBERT**, blessé à huit heures du matin, au commencement de la bataille, resta au milieu du carré, refusant de recevoir aucun secours.

Bientôt la 28e se trouve sans munitions. Elle se sert alors exclusivement de la baïonnette, et parvient encore à repousser les assauts furieux de l'ennemi. Mais les pertes deviennent effroyables. Beaucoup d'officiers sont tués ou blessés. Les capitaines **BOULANGER, GODIN, LEGUERRIER** et **DOUMAIROUX**, le lieutenant **EPRON**, le sous-lieutenant **CAPILLON** sont déjà morts ; plus de vingt autres sont blessés, la plupart si grièvement, qu'ils mourront peu de temps après de leurs blessures. La 28e n'en continue pas moins à résister toujours, et il lui faut l'ordre formel du général **LANNES** pour qu'elle se décide à battre en retraite.

« Dans ce moment-là, dit le général Lannes dans son rapport au général en chef, je me trouvai presque enveloppé par les troupes ennemies qui enfonçaient le centre, et, voyant que la gauche avait plié tout à fait, j'ordonnai la retraite.

« Vous avez été témoin, citoyen général, de la manière avec laquelle elle s'est opérée ; il n'y a pas eu un seul moment de désordre ; je me suis retiré par échelons, sous un feu d'artillerie des plus vifs et chargé par une cavalerie formidable à plusieurs reprises. Je n'avais pas un seul canon ni un homme à cheval pour soutenir ma retraite, et, malgré cela, elle s'est terminée dans le plus grand ordre. »

Le général en chef **BERTHIER** raconte lui-même en ces termes cette admirable marche rétrograde : « La retraite se fait bientôt par échiquier, sous le feu de 80 pièces d'artillerie qui précèdent la marche des bataillons autrichiens, et vomissent dans nos rangs une grêle de boulets et d'obus. Rien ne peut ébranler nos bataillons ; ils se serrent et manœuvrent avec le même ordre et le même sang-froid que s'ils eussent été à l'exercice. Le rang qui vient d'être éclairci se trouve aussitôt rempli par d'autres braves. Jamais on ne vit un mouvement plus régulier ni plus imposant. »

1 La division Watrin, en comprenant la 28e, qui formait un corps indépendant, avait 5,083 hommes. Les cinq divisions mises en ligne n'avaient en tout que 22,938 hommes. L'armée avait un effectif de 58,021 hommes, mais il y avait 25,121 hommes dans les places, et 4,892 hommes en marche pour rejoindre. Quand toutes les forces disponibles furent engagées à Marengo, il n'y eut donc que 28,008 hommes. Les Autrichiens avaient 40,000 hommes, dont 6 à 7,000 de cavalerie, avec une nombreuse artillerie.

L'ennemi se croyait assuré de la victoire ; une cavalerie nombreuse, soutenue de plusieurs escadrons d'artillerie légère, débordait la droite, menaçant de tourner complètement l'armée. **BONAPARTE** fit avancer les grenadiers de la garde des consuls pour appuyer l'aile droite. Ensuite arriva la division **MONNIER**, appartenant au corps du général **DESAIX**[1]. Elle secourut vivement les corps engagés à droite et emporta le village de Castel-Ceriolo.
Il était cinq heures et demie du soir. Le général en chef autrichien **MÉLAS**, certain de sa victoire, ne s'occupait plus que de déborder la gauche de l'armée française pour la rejeter sur le centre et lui couper la route de Tortone. A ce moment, des officiers envoyés au-devant de la division que le général **DESAIX** ramenait à marche forcée de Rivalta, annoncèrent à **BONAPARTE** que la tête de colonne arrivait à hauteur de San-Giuliano[2]. Le premier consul, qui, jusqu'alors, avait mis tous ses soins à soutenir sa droite et à ralentir le mouvement de retraite par échelons, arrêta le mouvement en apprenant l'arrivée de **DESAIX** à la tête de la division **BOUDET**. Et il prépara une nouvelle offensive. Une deuxième bataille allait être livrée.
Les troupes, pour cette attaque décisive, étaient placées dans l'ordre suivant la division **MONNIER** occupait toujours Castel-Ceriolo en avant et à l'extrême droite de la ligne, ayant une brigade avec les grenadiers de la garde consulaire, en arrière et sur la gauche de ce village ; les troupes du général **LANNES** étaient encore plus en arrière, sur la gauche des grenadiers de la garde ; la division **BOUDET**, avec le général **DESAIX**, était placé en avant de San-Giuliano, en arrière et à gauche du corps du général **LANNES** ; enfin, le corps du général **VICTOR** se trouvait en arrière de la division **BOUDET**, à la gauche de la route de Tortone. Toute la cavalerie était en seconde ligne, formée en colonne et prête à déboucher par les intervalles des corps.
« Vous avez ordonné, dit le général Lannes au général en chef dans son rapport, que les troupes que je commande attaquassent de nouveau l'ennemi, en soutenant la droite du général Desaix. Je n'ai jamais vu de troupes attaquer avec plus de courage et de sang-froid ; tout ce qui s'est trouvé devant elles a été repoussé et culbuté une seconde fois jusqu'au delà de la Bormida. Nous lui avons fait beaucoup de prisonniers, pris 3 pièces de canon et 2 caissons, et sa perte en tués et blessés est incalculable. De notre côté, nous avons eu environ 1,800 hommes blessés ou pris par l'ennemi ; mais le nombre des prisonniers est très petit : 14 officiers ont été tués et 83 blessés, environ 300 sous-officiers et soldats ont été également tués dans cette journée. Parmi les officiers supérieurs blessés, se trouvent les généraux **MALHER, MAINONI,** et le citoyen **VALHUBERT**, chef de brigade de la 28e.

« Citoyen général, la bravoure des troupes à mes ordres s'est tellement soutenue pendant la bataille, qu'il m'est impossible de désigner aucun corps en particulier, tous ayant combattu avec un courage invincible. Néanmoins, je dois vous dire que la 28e a montré un sang-froid des plus rares dans tous les divers mouvements en présence de la cavalerie ennemie, et cela est dû au brave chef qui la commandait et au commandant Taupin, chef de bataillon de ce corps. »

Le chef de bataillon **TAUPIN**, quoique blessé à Montebello, était demeuré à la tête de sa troupe. Il se distingua encore à Marengo. Il charge a une batterie ennemie, eut un cheval tué sous lui et reçut une nouvelle blessure. Atteint par une balle, il continua à commander son bataillon. Presque tous les

1 La division Monnier avait été détachée à Castelnuovo-di-Scrivia ; elle fut heureusement rappelée pendant la nuit.
2 Desaix, récemment revenu d'Egypte, avait rejoint l'armée à Stradella et avait pris le commandement de deux divisions. Le 13, Bonaparte, ne croyant pas avoir toute l'armée autrichienne devant lui, avait détaché le corps du général Desaix sur la gauche, à Rivalta, pour observer la route d'Acqui et la communication de Gênes. Desaix n'avait pas eu le temps de se procurer un costume militaire, et il fut tué raide à Marengo, sans avoir le temps de prononcer les paroles qu'on lui a prêtées. Ses soldats ne s'aperçurent pas de sa mort.

officiers blessés restèrent également à leur rang. C'était un ordre du chef de brigade de ne pas s'occuper des blessés pendant le combat. A Austerlitz, **NAPOLÉON** donna le même ordre[1].
Il faudrait citer presque tous les militaires de la 28e pour n'omettre aucun acte de bravoure. De toutes les demi-brigades, ce fut celle qui obtint le plus d'armes d'honneur pour actions d'éclat accomplies à Marengo ; elle en obtint 15, tandis que les autres n'en eurent que 5 à 10.
La 28e subit de grandes pertes dans cette journée. Elle eut 10 officiers tués ou qui moururent des suites de leurs blessures, et 16 autres blessés. Cette demi-brigade fut la plus éprouvée du corps de **LANNES**. Les pertes en sous-officiers et soldats ne sont pas connues. On peut les estimer à environ 60 tués, 300 ou 350 blessés et 100 prisonniers. L'effectif avant la bataille était en effet de 998 hommes ; il n'était plus, le 20, d'après une situation, que de 938 hommes, nombre qui comprend évidemment les absents, c'est-à-dire les blessés et les prisonniers. La différence, 60 hommes, représente donc le total des tués. Une autre situation, du 19 août, très détaillée, révèle que la 28e avait, à cette date, 103 prisonniers et 634 hommes aux hôpitaux. La moitié de ces derniers, au moins, devait se composer de blessés. Or, après Marengo, le corps n'eut plus aucun engagement jusqu'au mois de novembre. Tous les prisonniers et la plupart de ces hommes à l'hôpital sont par conséquent les prisonniers et les blessés de Marengo[2].

Armistice. — Les troupes passèrent la nuit qui suivit la bataille à prendre les dispositions nécessaires pour attaquer les retranchements de la tête de pont, et forcer le passage de la Bormida.
Le lendemain, dès le point du jour, les corps se mirent en mouvement. Déjà les tirailleurs avaient commencé à ouvrir le feu sur les postes ennemis, lorsque le général **MÉLAS** envoya un parlementaire. Un armistice fut signé quelques heures après, et les hostilités furent suspendues jusqu'à nouvel ordre.
Les troupes restèrent encore quelque temps dans la plaine de Marengo. Mais il y avait inconvénient à y demeurer. Le 17, **BERTHIER** écrivait au premier consul : « Il est bien à désirer que nous puissions nous éloigner de nos anciennes positions, à cause de l'infection des cadavres. » La division **WATRIN**, que suivait la 28e et dans laquelle elle allait être comprise, se rendit le 21 à Castelnuovo-di-Scrivia, et, de là, à Ponte-Curone, le 22 à Broni, le 23 à Ponte- Sidonne. Enfin, le

1 Taupin (Eloi - Charlemagne, créé baron), né en 1767, à Barbery, près Senlis (Oise), servit comme soldat, dans le régiment de Roi-infanterie, du 14 mai 1787 au 16 février 1791, date à laquelle ce corps fut licencié. Il rentra au service comme sous-lieutenant dans le 1er bataillon des volontaires nationaux de l'Oise le 18 septembre suivant, et fut élu capitaine le 31 janvier 1792. Il fit campagne, de 1792 à 1793, à l'armée du Nord, et fut nommé chef de bataillon à l'ancienneté dans le même corps, devenu 183e demi-brigade et plus tard 28e. Sa belle conduite à Montebello lui valut un sabre d'honneur en l'an X. Il fut nommé major du 11e de ligne le 22 décembre 1803 et fait officier de la Légion d'honneur en 1804. Colonel du 103e de ligne en 1805, il se distingua à Austerlitz, et fut nommé commandant de la Légion d'honneur. Général de brigade après la victoire d'Eylau à laquelle il avait contribué, il se signala encore à l'armée d'Espagne. Il devint général de division en 1813. Dans les combats qui se livrèrent à l'armée d'Espagne, le général Taupin fut toujours cité parmi les plus braves. Le 10 avril 1814, à la bataille de Toulouse, il fut enveloppé avec sa division par des forces considérables. Il essaya d'effectuer sa retraite, mais sa division, mitraillée par derrière, à trente pas, fut saisie de panique. Le général Taupin voulut ramener ses troupes, en leur donnant l'exemple de l'héroïsme, et se jeta au plus fort de la mêlée. Il fut atteint de huit coups de feu. Transporté par 4 grenadiers qui l'enlevèrent du champ de bataille, il expira quelques heures après.

2 D'après un rapport de Berthier, les pertes auraient été, à Marengo, pour l'armée française, de 710 tués, 4,050 blessés et 1,075 prisonniers. Le nombre des tués fut réellement plus fort. Des historiens estiment qu'il y eut 2,000 morts. Les Autrichiens perdirent environ 8,000 tués ou blessés et 4,000 prisonniers. Berthier dit 3,000 tués, 5,000 blessés, 7,000 prisonniers. Voici les noms des officiers de la 28e qui furent tués ou moururent des suites de leurs blessures Godin, Boulanger, Leguerrier et Doumairoux, capitaines ; Épron, Aubert, Gondy, Billon et Peyrebelle, lieutenants ; Capillon, sous-lieutenant.

24, elle arriva à Plaisance. Le 23 juin, **BONAPARTE** arrêta que l'armée de réserve de première ligne serait fondue dans celle d'Italie.

CHAPITRE IV.

Campagne d'Italie 1800-1801. (Armée d'Italie.)

Organisation. — L'armée d'Italie eut d'abord **MASSENA** pour général en chef et **OUDINOT** pour chef d'état-major général. La 28e fut placée sous les ordres du général **WATRIN**, à la 8e division, qui comprenait deux brigades la première, commandée par le général **MALHER**, avait la 6e demi-brigade légère et la 22e de ligne ; la seconde, commandée par le général **MUSNIER**, avait les 28e et 40e de ligne. Ainsi, le hasard réunit l'ancienne 28e demi-brigade (1re formation) et la nouvelle 28e demi-brigade (2e formation). Elles avaient, du reste, combattu ensemble à l'armée de réserve, et elles s'étaient déjà prêté un mutuel secours. Elles allaient encore se distinguer dans la campagne suivante. Au commencement de novembre, la 28e passa sous les ordres du général **MALHER**, qui abandonna bientôt la division, et la demi-brigade resta sans général de brigade. Le général **MUSNIER** commanda la 6e légère et la 22e de ligne.
L'arrêté du premier consul qui détermina l'organisation de l'armée d'Italie prescrivit que tous les dépôts des corps de cette armée se transporteraient en Italie. Ces dépôts furent d'abord envoyés à Milan, où se rendit celui de la 28e, après son départ de Chambéry, qui eut lieu vers la fin du mois d'août. Le 20 juin, la 28e n'avait plus que 938 hommes, et cet effectif resta le même jusqu'au milieu du mois de juillet.

Emplacements et effectifs en 1800. — La division **WATRIN** fit partie de l'aile droite commandée par le général **SOULT**. Le général **MONCEY** commandait. l'aile gauche, et le général **SUCHET** le centre et la réserve. Au commencement de juillet, la 28e occupa Cazola, San-Martino et Bossolo. Le 8 août, elle était à Imola, avec 1,180 hommes, et, le 19, à Bologne. A cette dernière date, son effectif était de 2,400 hommes ; mais il y avait seulement 1,409 présents, 136 hommes étant au dépôt à Chambéry, 1 en congé, 103 prisonniers et 634 aux hôpitaux.
Le 28 août, la 28e, forte de 1,465 hommes, était à Bologne où se trouvait le quartier général de l'aile droite, qui était passée sous le commandement du lieutenant général **DUPONT**. Le général **BRUNE** avait été nommé général en chef le 13 août, en remplacement de **MASSENA**, rappelé en France[1].
Au mois de septembre, la 28 alla à Reggio. Le 23 octobre, elle était à Florence, avec 94 officiers et 1,162 hommes. Son dépôt se trouvait transporté à Alba, avec 10 officiers et 224 hommes. La demi-brigade était encore à Florence le 1er novembre, allait à Reggio le 14, puis retournait à Bologne, d'où elle partait le 21. Enfin, depuis le 1er décembre jusqu'au moment de la reprise des opérations offensives, les 3 bataillons restèrent à Sorbora. Le quartier général de la division demeura, pendant le même temps, à Azola. La 28e avait, le 1er décembre, 79 officiers et 1,271 hommes de troupe

1 Lettre de Bonaparte à Brune : « Vous trouverez l'armée d'Italie dans une assez bonne situation ; mais la dilapidation y est à son comble, et les individus qui approchent le plus Masséna se trouvent les plus accusés. Vous recevrez des instructions politiques et administratives qui vous sont nécessaires pour y porter la réforme. »

présents ; le 16, elle avait 1,183 hommes présents ; enfin, le 31, après la bataille de Pozzolo, il ne lui restait que 961 hommes.

Situation des troupes. — Les troupes eurent à souffrir du dénuement dans lequel le gouvernement les laissait. **MASSENA** écrivait à **BONAPARTE** « Faute de fonds, l'armée est obligée de vivre aux dépens des communes, et moi, je suis dans l'impossibilité de rien faire payer en acompte de la solde qui lui est due. » Le conseiller d'Etat **PETIET** disait, le 11 juillet, au ministre de la guerre, qu'il serait urgent que l'on payât au moins les deux derniers mois de solde échus, et les arriérés par acomptes. A cette date, il était dû six mois de solde aux troupes. Il arriva enfin quelque argent, qui fut distribué. « Le général en chef annonce à l'armée que le payement de la solde du mois de prairial (21 mai-19 juin) ne préjudicie en rien à celle des mois antérieurs. Elle sera acquittée aussitôt que la situation de la caisse le permettra. »
Au mois de novembre, il n'était plus dû à la 28e que deux mois de solde[1].
L'habillement laissait à désirer. Des corps de la division **WATRIN** s'étant procuré du drap, confectionnèrent eux-mêmes des effets ; mais ils n'avaient pas de doublures. Le conseil d'administration de la 40e réclamait un peu d'argent sur les 20,000 fr. qui lui étaient dus pour la masse d'entretien « qu'on ne payait jamais », rappelant qu'il n'avait rien reçu depuis le 22 mars 1800. Les officiers nommés après Marengo n'avaient pas encore obtenu, au mois de décembre, leur gratification de campagne. Ils étaient « dans la détresse, ayant été obligés d'emprunter pour acheter épaulettes, épée, bottes et vêtements. » Le général de division **MONNIER** écrivait au chef d'état-major général : « Les troupes de ma division sont entièrement pieds nus. Le pays n'offre aucune espèce de ressources en fait de chaussures. » Le général **WATRIN** adressait la même plainte le 16 décembre : « Vous connaissez la nudité et le manque de chaussures de nos troupes. Vous savez que je suis obligé de laisser la 6e légère à Caneso, faute de souliers. »
Les subsistances manquaient également. Le général **WATRIN** disait au général **DUPONT**, le 14 novembre : « Je fais porter mes trois demi-brigades à Reggio[2]. Envoyez-nous des grains, si vous ne voulez pas que nous crevions de faim. » Le 17, il répétait encore : « Envoyez-nous du grain. »
Si nous rappelons cette misère des troupes de l'armée d'Italie, c'est afin de faire l'éloge de leur abnégation ; car elles ne se laissèrent pas atteindre par le découragement. Ces hommes qui avaient déjà supporté, jusqu'à Marengo, des fatigues presque surhumaines, furent encore soumis à de dures souffrances. Malgré tout, rien ne put altérer leur dévouement. Ces soldats, qui marchaient presque pieds nus, à peine vêtus pendant l'hiver, et qui manquaient même parfois de pain, donnèrent sans marchander leur sang pour la patrie. La 28e, qui avait accompli les merveilles de Montebello et de Marengo, fit plus et mieux encore à la bataille de Pozzolo, se surpassant toujours.

Reprise des hostilités. — Le général en chef **BRUNE** reçut du gouvernement l'ordre de reprendre les hostilités. Il envoya au général autrichien **BELLEGARDE** la déclaration de rupture, qui devait être faite dix jours à l'avance, d'après les termes de l'armistice. Par suite, les opérations offensives purent recommencer dans la nuit du 22 au 23 novembre. L'armée prit de nouvelles positions. Le général **DUPONT**, commandant l'aile droite, fut averti d'arrêter sa droite à Bologne et sa gauche à Guastalla et Brenetto. Le centre de l'armée, sous **SUCHET**, devait passer le Pô, défendre le Crémonais et s'établir le long de la Chièse. Le 21 novembre, le général Dupont reçut l'ordre de faire franchir le Pô à ses deux divisions.

1 Bonaparte à Brune, le 25 octobre : « Mettez une contribution sur Livourne, au moins de 2 ou 3 millions, pour solder un mois de l'arriéré de l'armée. »

2 La 40e était détachée en Toscane. Elle rejoignit bientôt la division.

Le 27, la division **WATRIN** occupa Azola, ayant ses avant-postes à Piubega, d'où elle délogea une cinquantaine de hussards autrichiens. La 28e se plaça en réserve à Sorbora, petit hameau à deux milles en arrière d'Azola. L'aile droite se gardait sans doute mal, car le général en chef **BRUNE** écrivit au général **DUPONT** « Les rapports qui me viennent de l'ennemi portent que votre ligne est mal gardée, et que l'ennemi doit faire une tentative pour enlever votre droite. Cette négligence ne peut venir que des généraux de brigade et des chefs de corps. Mettez chacun à sa place, c'est-à-dire que chaque général de brigade soit avec sa brigade et chaque chef de corps avec son corps.... Faites observer une grande vigilance sur toute la ligne. C'est par des rondes fréquentes des généraux, dont vous devez vous-même donner l'exemple, que vous vous assurerez que les entreprises de l'ennemi ne peuvent qu'être vaines. Ce n'est pas seulement le jour où on se bat qu'on gagne des batailles, il faut les préparer par la discipline et par l'attention des chefs à obtenir la confiance du soldat, par la surveillance. Les attaques de postes et les escarmouches faisant tuer beaucoup de monde inutilement, vous recommanderez aux généraux de s'en abstenir. Ils sentiront facilement que des pertes inutiles et successives ont bientôt ruiné une armée. Il faudra se borner jusqu'à nouvel ordre à des reconnaissances sans agression. »
L'armée autrichienne occupait sur le Mincio la même ligne qu'en 1796. Cette ligne, déjà forte par elle-même et par les trois places de guerre qui la défendent, avait été rendue plus formidable par de nouveaux ouvrages, garnis d'une nombreuse artillerie. Un corps d'avant-garde, de 20,000 hommes environ, était sur la rive droite, occupant la ligne bien fortifiée de Borgoforte à Desenzano. L'armée française resta quelque temps dans l'inaction, attendant que **MACDONALD** fut assez avancé dans le Tyrol pour couvrir son flanc gauche.
Le 17 décembre, **BELLEGARDE** fit exécuter une grande reconnaissance sur la ligne française. Le général **BRUNE** riposta par une attaque de tous les postes avancés ennemis, qui furent contraints de se replier. Les troupes montrèrent de si bonnes dispositions dans ces premières reconnaissances, que le général en chef résolut d'en profiter en les conduisant à l'attaque des positions retranchées où les Autrichiens s'étaient réfugiés.

Combat de Goïto (21 décembre 1800). — L'aile droite obtint autant de succès que les deux autres parties de l'armée. Le général **DUPONT** fit marcher la division **WATRIN** et la réserve sur Goïto, que défendait une division autrichienne placée en avant de la ville. Les troupes du général **WATRIN** chargèrent l'ennemi à la baïonnette avec une telle impétuosité, qu'il s'enfuit en désordre et repassa le Mincio sous le feu des tirailleurs du général **SUCHET**, qui s'étaient dispersés sur la rive droite, après avoir attaqué Volta et Foresto (21 décembre). La 28e prit une grande part à cette brillante action. Le capitaine **LEBLANC** et le lieutenant **THIÉBAUD** furent tués ; les sous-lieutenants **BOISSON** et **LAMBINET** furent blessés.
Les attaques du centre et de l'aile droite exécutées jusqu'aux portes de Mantoue, dans cette journée, avaient eu surtout pour but de persuader au général **BELLEGARDE** que les Français projetaient de franchir le Mincio vers leur droite, tandis qu'ils avaient décidé d'effectuer le passage à Mozambano.
Le général **DUPONT**, placé à l'extrême droite de la ligne française, sur la rive droite du Mincio, quitta, le 24 au soir, ses positions devant Goïto, et se rendit à Volta avec tout son corps.
Le passage du Mincio à Mozambano était fixé au 25. Pour le faciliter, le général **DUPONT** fut chargé d'exécuter une fausse attaque, en jetant un pont au-dessous du moulin de Volta, presque en face de Pozzolo. Les instructions données au général lui prescrivaient de se borner à une démonstration d'un passage de vive force, et d'attendre, pour agir plus sérieusement, que l'opération réelle de Mozambano fût assez avancée.
Le mauvais état des chemins, dû à la saison, retarda beaucoup le transport de l'artillerie et des pontons. Les difficultés furent si grandes, qu'elles obligèrent le général en chef à retarder, au dernier

moment, jusqu'au 26, l'opération principale. Mais le général **DUPONT**, prévenu trop tard de ce contre-temps, avait déjà exécuté le mouvement prescrit quand il reçut contre-ordre du général en chef. Les deux divisions de l'aile droite se trouvaient réunies à Volta dans la soirée du 24. Elles en partirent pendant la nuit.

Bataille de Pozzolo (25 décembre 1800). La division **WATRIN**, partie en tête, arriva, aux premières lueurs du jour, sur le beau plateau qui est vis-à-vis Pozzolo, à proximité des bords du Mincio. Des bateaux, destinés au pont, servirent à passer de suite les tirailleurs de la 28e. Le capitaine **Jacques DAMBLY**, qui s'était distingué à Marengo, où il avait été blessé, franchit le premier le Mincio avec la moitié de sa compagnie[1]. Ayant réussi à prendre position sur la rive gauche, il assura le passage de l'autre moitié, et installa ses hommes derrière la digue et derrière quelques retranchements naturels pour protéger les pontonniers, après avoir chassé les postes ennemis et fait quelques prisonniers. Il couvrit les tirailleurs de la 40e et les carabiniers de la 6e légère, qui, après la compagnie du 28e, passèrent la rivière sur quelques bateaux et contribuèrent à défendre le travail des pontonniers. Le pont fut construit en moins de deux heures, malgré une pluie d'obus et de boulets. La 28e de ligne et la 6e légère passèrent d'abord. La 40e se tint prête à suivre. Un corps ennemi, d'environ 1,200 hommes, accourut pour s'opposer au passage, et, malgré ses efforts, fut refoulé jusqu'à Pozzolo[2]. Le lieutenant **LAMBINET**, ayant poussé une charge jusque dans le

1 Jacques Dambly, né en 1769, à Villers-Saint-Frambourg (Oise). Elu sous-lieutenant dans le 1er bataillon de volontaires de l'Oise, qui devint 183e demi-brigade, puis 28e ; il passa lieutenant en 1791 et capitaine en 1792. Sa belle conduite au passage du Mincio lui valut un sabre d'honneur en 1803. En 1804, il fut fait officier de la Légion d'honneur, et passa dans la garde en 1806. Il devint chevalier de l'Empire en 1810, major du 32e en 1814, fut admis à la retraite en 1821 et mourut en 1845. Le sous-lieutenant Victor Dambly, frère du précédent, qui s'était bravement conduit au Simplon, où il avait été blessé en 1799, reçut un coup de feu au passage du Mincio. Il devint lieutenant bientôt après, passa capitaine en 1806 et chef de bataillon en 1813. Il prit sa retraite en 1821.

2 Ce passage du Mincio a été mal raconté par les historiens militaires, par suite des inexactitudes des rapports officiels. La 28e demi-brigade n'a pas obtenu tous les éloges auxquels elle avait droit. Le chef de brigade Roger Valhubert adressa à ce sujet au premier consul une virulente protestation : « Général consul, je ne voudrais pour rien au monde m'exposer à vous déplaire, mais puis-je le craindre en vous instruisant que les rapports de la plupart des généraux sur le passage du Mincio du nivôse et la bataille de Pozzolo qui s'en est suivie, sont de purs romans, où tel s'est donné et a fait jouer à ses subordonnés le rôle qui a convenu à son amour-propre ?... Si l'on avait répondu aux réclamations que j'ai adressées au ministre de la guerre, au général Brune et au lieutenant général Dupont, je ne serais pas aujourd'hui, par devoir pour mon corps que l'on a lésé, obligé de vous adresser des réclamations. » Il dit qu'on a imputé à la 6e légère les actions d'éclat dus à la 28e. D'après un tel procédé, si destructif de toute émulation, vous ne désapprouverez pas, citoyen premier consul, que mes soldats revendiquent une gloire qu'on ne peut leur disputer, une gloire qu'ils ont payée de leur sang ! » La 6e légère n'est pas passée la première et seule le matin, affirme-t-il. Elle était à côté de la 28e, qui eut donc l'honneur de contribuer à repousser la première attaque et à assurer le passage de la division. Il ajoute que, du reste, le général Watrin a pu se tromper, ne se trouvant pas là à ce moment, et n'étant arrivé qu'à dix heures du matin, quelque temps après la construction du pont. « Général consul, si un seul mot de ma lettre ne présente pas la plus exacte vérité, je dois, sans rémission, être cassé de mon grade et être écrasé sous le poids du mépris public ; mais si le tout peut être aussi clairement prouvé que deux et deux font quatre, je vous supplie d'ordonner qu'on restitue à ma demi-brigade les faits glorieux qu'on lui a enlevés, et alors le public détrompé jugera que nul corps n'a pu se distinguer à côté de la 28e de ligne. "Salut et respect, «Roger VALHUBERT. »
Ce fier langage était permis à l'officier qui avait déjà donné beaucoup de preuves de son talent et de son héroïsme, et qui avait fait accomplir à sa demi-brigade tant de prouesses. Cette lettre fait l'éloge de son auteur, qui ne plaidait que pour la 28e dont il était justement orgueilleux ; elle prouve la noblesse et l'indépendance de son caractère. Mais, malgré ses réclamations, il ne fut rien changé au texte des comptes-rendus de la bataille. Aussi, deux ans après, le conseil d'administration de la 28e porta-t-il sur son rapport d'inspection générale la note suivante : « On a trompé la religion de celui qui a demandé et obtenu du premier consul un sabre d'honneur pour un capitaine de la 6e légère, sous prétexte qu'il avait passé le premier le Mincio. Quand nous eûmes vu, dans les papiers publics, les rapports des généraux sur ce passage, notre chef de brigade réclama contre les erreurs qu'ils contenaient. Le général en chef Brune, le lieutenant

village, fut enveloppé par les Autrichiens, avec sa troupe. Il se fit jour à coups de baïonnette et parvint à rejoindre la 28e.

A dix heures, le général **DUPONT** reçut du général **BRUNE** l'ordre de suspendre le passage pendant vingt-quatre heures, parce que celui de Mozambano ne pouvait se faire. Le général **DUPONT** persista à passer, à cause des grands avantages déjà obtenus et de la difficulté de se retirer devant les dispositions menaçantes des Autrichiens, qui s'étaient concentrés et voulaient jeter à l'eau. les corps français établis sur la rive gauche. « Les troupes, d'ailleurs, demandaient à grands cris à ne pas repasser la rivière », dit le général Watrin.

Le mouvement continua donc. La 40e franchit à son tour le Mincio et s'empara de Pozzolo. Le reste de la division se plaça le long de la digue, depuis Pozzolo jusqu'aux moulins de Volta.

Le général en chef autrichien, accouru sur les lieux, forma deux colonnes d'attaque qui s'avancèrent vers deux heures. La première, conduite par le général **KAIM**, se dirigea sur la droite des Français, pour les pousser de front, tandis que la seconde, sous les ordres du général **VOGELSANG**, prit en flanc la position de Pozzolo et marcha directement sur le pont pour couper la retraite. La situation était critique, car l'ennemi avait des forces quadruples. La division **MONNIER** passa rapidement et se mit en seconde ligne, à Pozzolo.

La division **WATRIN** supporta tout le poids du premier choc. Les masses autrichiennes arrivèrent précédées d'une formidable artillerie, et tombèrent avec fureur sur les 28e et 40e de ligne et sur la 6e légère. Ces trois demi-brigades, placées dans une bonne position, résistèrent avec un sang-froid admirable, pendant deux heures, et ne se laissèrent pas entamer. L'ennemi, étonné de l'impuissance de ses meilleures troupes, qui n'avaient affaire qu'à une faible division, dirigea une charge de cavalerie sur le flanc. Elle échoua également.

« L'effet meurtrier de nos batteries (placées sur les hauteurs de la rive droite), joint à la fermeté inébranlable des 6e légère, 28e et 40e de ligne, et l'habileté des manœuvres du général Watrin, a obligé M. de Bellegarde à changer son plan de bataille. » (Rapport du général Dupont.) « Rien ne peut exprimer la bravoure et le sang-froid avec lesquels ces demi-brigades ont soutenu seules ce choc terrible pendant près de deux heures. » (Rapport du général Watrin.)

La 28e, se trouvant placée à une aile, eut affaire à la plus grande partie de la cavalerie. Son feu bien dirigé couvrit de morts et de blessés la plaine de Pozzolo. L'infanterie ennemie revint plusieurs fois, avec des forces de plus en plus considérables, et essaya des charges à la baïonnette ; la 28e repoussa tout ce qui se présentait devant son front en infligeant à ses adversaires des pertes considérables. Le chef de brigade **VALHUBERT** exécuta souvent des contre-attaques qui eurent un plein succès. Dans l'une d'elles, un boulet tua son cheval, qui l'entraîna dans sa chute. L'officier, tout meurtri, demeura quelques instants évanoui. Personne n'osait s'approcher de lui, car il avait expressément défendu de s'occuper des hommes qui tombaient pendant la lutte. Un soldat, n'y tenant plus, courut à son secours. **VALHUBERT** reprit connaissance, et lui rappela d'un ton sévère qu'il devait demeurer à son rang. On l'abandonna donc sur le champ de bataille. Il rejoignit plus tard tout seul sa demi-brigade.

Les troupes de la division **WATRIN**, électrisées par leur succès, s'élancèrent à la poursuite de l'ennemi lorsqu'il battit en retraite ; mais elles furent obligées de revenir ; car, à droite,

---

général Dupont et tous les autres à qui il en écrivit, avaient positivement promis de les faire rectifier ; mais sans doute ils ont trouvé qu'on ne pouvait plus le faire. Le chef de corps s'en plaignit au premier consul, qui renvoya sa lettre au ministre de la guerre, lequel répondit par des choses extrêmement flatteuses pour le corps, mais les actions volées à ce même corps ne lui ont pas été restituées. » (Limoges, 1er prairial an X.) Ces énergiques protestations n'auront pas été inutiles, puisqu'elles nous ont permis de rétablir la vérité et de rendre au capitaine Jacques Dambly et à la 28e la part qui leur revient dans la glorieuse victoire de Pozzolo.

BELLEGARDE attaquait, avec de grandes masses, le village de Pozzolo, qui fut pris et perdu trois fois, et qui resta finalement aux Français.
La nuit commençait à tomber lorsque les trois demi-brigades de la division **WATRIN** vinrent se replacer derrière les retranchements naturels des moulins de Volta, afin d'être à l'abri des surprises jusqu'au jour. Les troupes se rassemblèrent dans l'obscurité ; il avait été défendu d'allumer des feux.
Il était plus de six heures du soir. Soudain, une grêle d'obus, de boulets et de balles s'abat sur la division. Quelques faibles rayons de la lune permettent d'apercevoir des masses profondes qui s'avancent sur les retranchements. Elles n'en sont plus qu'à vingt-cinq pas à peine. C'est une réserve de 12 bataillons de grenadiers, partie du camp de Valeggio, et qui vient seulement de rejoindre **BELLEGARDE**. Elle s'avance pour venger les défaites de la journée et écraser la division **WATRIN**.
Les troupes comprennent qu'il faut vaincre, sinon elles seront précipitées à la rivière. En un instant, la 28e est debout, à la voix du chef de brigade. **VALHUBERT**. Les chefs de bataillon **TAUPIN**, **MICHEL** et **BOY** mettent leurs bataillons en ligne presque instantanément, et font exécuter « des feux de bataillon tellement nourris et si bien dirigés, qu'ils tuent ou blessent une quantité immense de grenadiers hongrois, qui sont obligés de se retirer en désordre. » (Rapport du général Watrin.)
« L'obscurité était si grande, qu'il n'était pas prudent de les poursuivre. »
« Les 6e légère, 28e et 40e de ligne ont soutenu leur réputation de bravoure et de sang-froid. Officiers et soldats, tous se sont couverts de gloire. »
D'après le général **DUPONT**, les Autrichiens eurent 4,000 hommes tués ou blessés, 2,000 hommes faits prisonniers, et perdirent 1 drapeau, plusieurs canons et caissons[1]. Les troupes françaises, ajoute-t-il, eurent 8 à 900 tués ou blessés. « Il n'est pas de bataille dont le gain ait été disputé avec autant d'acharnement et une si grande inégalité de forces : 14,000 hommes ont triomphé de 40,000 dans la position la plus délicate et n'ayant qu'un pont pour retraite. L'héroïque valeur des troupes de la République ne s'est jamais manifestée avec plus d'éclat. » (Rapport du général Dupont.)
La 28e, qui eut la plus grande part à cette victoire mémorable, subit les pertes les plus fortes 3 officiers furent tués, 15 autres blessés, c'est-à-dire que près d'un quart fut mis hors de combat. Ces chiffres sont un indice de l'acharnement du combat et de l'intrépidité de la demi-brigade qui lutta sans cesse contre des forces quadruples. Il n'a pas été possible de reconstituer la liste des hommes de troupe tués ou blessés, mais une pièce du conseil d'administration nous apprend que le corps perdit 50 hommes, morts du 23 décembre 1800 au 8 septembre 1801. La bataille de Pozzolo étant la seule action importante que la 28e ait eue pendant cette période, presque toutes ces morts doivent être attribuées à la journée du 25 décembre. Il en découlerait que la demi-brigade a dû avoir plus de 200 blessés[2].

Suite des opérations. — Le lendemain, les autres corps de l'armée d'Italie effectuèrent leur passage à Mozambano. **BELLEGARDE** se retira derrière l'Adige. Les troupes françaises le suivirent de près. Les corps des généraux **MONCEY** et **DUPONT** s'établirent en avant de Dossobono.
Sans perdre de temps, le général **BRUNE** ordonna au général **DUPONT** de faire des démonstrations devant Vérone et sur le bas Adige. La division **WATRIN**, après avoir tourné Santa-Lucia, s'établit sur une hauteur qui domine tout le plateau de Vérone. Une batterie d'obusiers fut

1 Un ordre à l'armée, du 28 décembre, rectifie ces chiffres : « Depuis le passage du Mincio jusqu'à ce jour, le nombre des prisonniers ennemis s'élève déjà à 6,000, celui des bouches à feu à 32 ; de plus, 7 drapeaux. »
2 Cette évaluation est confirmée par un état relatant le nombre des hommes réformés pour blessures et infirmités à la revue d'inspection générale du 8 septembre 1801. Ce nombre est de 255. A la même date, 723 hommes furent rayés pour longue absence (c'était sans doute les prisonniers et disparus) et 272 pour désertion. Les cas de désertion durent se produire en France après la campagne, car il n'en est fait mention sur aucune situation et dans aucun rapport.

installée en cet endroit, et bombarda Vérone, pendant qu'une grande reconnaissance était exécutée par les autres corps de l'armée.
Le 1er janvier 1801, le passage de l'Adige s'exécuta. Le général **BELLEGARDE** demanda un armistice ; mais les conditions proposées étant inacceptables, le général **BRUNE** rompit les négociations. Le corps du général **DUPONT** passa l'Adige dans la soirée et pendant la nuit, puis s'établit, le lendemain, avec toute l'armée, sur la rive gauche.
Les Autrichiens ayant évacué Vérone, l'armée se dirigea sur Vicence. Le général **BELLEGARDE** avait organisé, pour protéger sa retraite, une forte arrière-garde, composée de ses meilleures troupes. Ce corps résistait de position en position, et, quand il se trouvait trop fortement pressé, le général en chef autrichien le faisait soutenir, en ayant soin de former toujours sa ligne de bataille assez loin pour n'être pas forcé à un engagement général, même dans les emplacements favorables. Il y eut ainsi une série de combats.
Le 6 janvier, **BELLEGARDE** établit son armée derrière l'Agno, la droite à Montecchio-Maggiore et la gauche à Brendola. Cette position défensive était très avantageuse. Le général **BRUNE** ordonna une attaque générale. L'ennemi fut chassé. Les divisions du général **DUPONT** s'avancèrent en toute hâte par Meledo et Brendola sur Tavernele, pour lui couper la route de Vicence. L'arrière-garde autrichienne voulut défendre ce passage et fut presque enveloppée. Elle allait se rendre à discrétion lorsqu'elle fut dégagée par un détachement de cavalerie. La 28e prit part à ce combat. Le lieutenant **LAMBINET** fut blessé grièvement.
Les Français entrèrent à Vicence le 8. Le général **BRUNE** maintenait une sévère discipline dans l'armée d'Italie. Le général en chef exige expressément que les chefs de corps couchent au milieu de leurs troupes et ne s'en écartent jamais, qu'ils commandent aux chefs des compagnies de les tenir ensemble et les chargent de la responsabilité de tout ce que commettraient les soldats isolés. Il recommande aux officiers et chefs de corps de faire respecter les propriétés et les habitants du pays. » (Ordre général du 27 décembre.)
Le général **BRUNE** prit des mesures très sévères contre les soldats pillards. Par un ordre du 28 décembre, « il autorise les généraux à faire fusiller sur-le-champ et à la tête de leurs corps tout militaire pris en flagrant délit. Ceux des chefs qui, contre toute attente, seraient reconnus n'avoir pas rigoureusement réprimé toute troupe s'isolant sans ordre, seront destitués de leur grade et poursuivis comme palliateurs du crime. »
Ces ordres furent d'ailleurs inutiles pour maintenir la discipline à la 28e, qui ne cessa de mériter les éloges par sa conduite exemplaire[1]. Le chef de brigade **Roger VALHUBERT** n'aurait pas toléré des incartades, car, s'il était juste et bon, il était sévère. Il donnait toujours lui-même le bon exemple, comme nous l'avons vu à la bataille de Pozzolo. Il était très aimé de ses soldats, qui étaient surtout maintenus dans le devoir par son ascendant.
Les soldats de la 28e avaient d'autant plus de mérite à conserver leur rigide discipline, qu'ils étaient soumis à des fatigues exceptionnelles. Depuis la sanglante bataille de Pozzolo, et même depuis la reprise des hostilités, ils n'avaient pas eu de repos, exécutant souvent des marches forcées pour atteindre l'ennemi en retraite. Pendant près de deux mois, ils ne cessèrent de manœuvrer, ne s'arrêtant que pour combattre. On marchait autant la nuit que le jour. Des lettres du général **WATRIN** nous apprennent qu'il mettait souvent sa division en mouvement à minuit.

1 Il n'en était pas de même dans tous les corps, et l'on s'explique la sévérité des ordres du général Brune en lisant ce passage d'une lettre écrite par Davout à Moncey, le 12 janvier : « La bonne discipline qu'observent vos troupes est connue de tous les habitants de Vicence. Il s'en faut de beaucoup que l'armée se conduise comme votre lieutenance. Le pillage le plus effréné et les crimes vont toujours leur train. » C'est le cas de répéter l'adage : Tant vaut le chef, tant vaut la troupe.

Les hommes emportaient généralement quatre jours de vivres en pain, biscuit, riz et eau-de-vie. La viande était prise dans le pays, quand on pouvait en trouver, et fournie par les localités traversées.
Le passage de la Brenta eut lieu le 11 janvier, malgré la résistance des Autrichiens.
BELLEGARDE essaya de se défendre une dernière fois sur la position de Castelfranco, pour se donner le temps de passer la Piave. Le 14, la réserve des Français attaqua directement Castelfranco, centre de la ligne ennemie, et le général **DUPONT**, avec l'aile droite, attaqua Fontana. Le général **BRUNE** faisait exécuter divers mouvements, espérant enfin contraindre l'ennemi à une bataille rangée, lorsqu'il reçut un parlementaire sollicitant la suspension des hostilités.
Le 16 janvier, un armistice fut signé. Conformément à l'article 3, l'armée française occupa une nouvelle ligne suivant la rive gauche de la Livenza, depuis la mer jusqu'à sa source, passant par la haute crête de montagnes qui séparent la Piave de la Zelline, descendant dans la vallée de Luckau, et allant, après avoir franchi la montagne, jusqu'à Lienz sur la Drave.
L'aile droite, commandée par le général **DUPONT**, prit ses cantonnements dans le Ferrarais, et occupa Ferrare et Bologne. Le quartier général fut placé à Ferrare, où demeura la 28e avec la 22e et la 40e.

Retour en France. — Le 21 février, le général en chef, ayant reçu du premier consul l'ordre de réunir une division en Piémont, prescrivit aux demi-brigades qui étaient à Ferrare de se rendre à Turin avec la 102e. Elles furent placées sous les ordres du général de division **BOUDET**, ayant avec lui les généraux de brigade **MERLE** et **PETITOT**.
La 28e partit de Ferrare le 25 février. Nous donnons ci-après ses gîtes d'étapes, pour qu'on se rende compte des marches qui étaient alors imposées à la troupe :
A Bologne le 26, à Modène le 27, à Reggio le 28, à Parme le 1er mars, à Borgo San Donnino le 2 et le 3, à Plaisance le 4, à Castel San Giovanni le 5 à Voghera le 6, à Alexandrie le 7, à Asti le 8, à Villafranca le 9, à Turin le 10.
Un ordre du ministre de la guerre, du 18 mars, fit repartir la 28e pour Lyon. Elle arriva à Chérasco le 25, forte de 1,169 hommes, à Chambéry le 4 avril, et enfin à Lyon. Elle quitta cette dernière ville le 21 pour se rendre en garnison à Limoges, où elle entra le 2 mai. Elle appartint dès lors à la 21e division militaire.

CHAPITRE V.

LA 28e DEMI-BRIGADE EN FRANCE. 1801-1803.

Garnisons. — Au mois de décembre 1801, le 3e bataillon fut détaché à Guéret ; il rejoignit les 2 premiers à Limoges au mois d'avril 1802. Le 6 septembre suivant, les 1er et 2e bataillons se rendirent à Calais ; le 3e fut envoyé à Boulogne et fournit un détachement à Ardres (16e division militaire). En 1803, au mois de mars, les 3 bataillons furent réunis à Boulogne, puis le 3e bataillon fut envoyé à Lille au mois de juin suivant. Il n'y eut plus aucun changement jusqu'au mois de septembre, époque à laquelle la 28e demi-brigade de bataille devint 28e régiment d'infanterie de ligne.

Administration, tenue et discipline. — Malgré de nombreuses plaintes, la 28e n'avait pas été payée. L'Etat lui était encore redevable, pour la solde, au 20 septembre 1801, de 116,365 fr. 49. Sur cette

somme, il y avait 73,055 fr. 27 dus pour les ans VII et VIII, et 43,310 fr. 22 pour l'an IX. La masse d'entretien n'avait pas été plus favorisée. Il lui était dù 9,607 fr. 15 pour les ans VII et VIII. Le conseil d'administration réclamait cet argent avec instance, car il n'avait plus en caisse que 4,796 fr. 52.

La comptabilité de la 28e était bien tenue et valut des éloges aux officiers comptables. Cependant on manquait d'écrivains. Le chef de brigade se plaignait au ministre, disant « Le manque d'écrivains pour nos bureaux et les emplois de fourrier me force à vous représenter que ceux que les généraux à l'armée d'Italie nous avaient enlevés ne sont point revenus à nos drapeaux, et que presque tous les autres, à notre rentrée en France, ont trouvé le moyen d'aller dans leurs familles, d'où ils sollicitent leurs congés absolus. »

L'effectif de la demi-brigade, à son arrivée à Limoges, était de 1,485 sous-officiers et soldats, mais la guerre avait mis beaucoup d'hommes hors d'état de servir, et, après l'inspection générale, il ne resta que 1,168 hommes de troupe avec 90 officiers[1].

La première inspection générale de la 28e en France valut au chef de brigade **VALHUBERT** une lettre des plus flatteuses du ministre de la guerre, le 25 juin 1802 :

« L'inspecteur général Friant m'a rendu compte, citoyen, de la revue d'inspection de la 28e demi-brigade que vous commandez.

« J'ai remarqué que la tenue était belle, la discipline exacte, l'administration suivie avec soin et régulièrement, et que l'instruction laissait peu à désirer. Vous ferez sans doute disparaître les imperfections que l'inspecteur a remarquées. Je vous recommande de tenir la main à l'exécution de ses ordres à ce sujet.

«Vos talents et les qualités qui vous distinguent vous ont mérité la confiance du gouvernement. La manière honorable dont vous exercez vos fonctions vous assure des droits à sa bienveillance. Il m'est agréable de vous témoigner sa satisfaction et de vous autoriser à donner aux officiers, et particulièrement aux quatre chefs de bataillon, au quartier-maître et aux adjudants-majors les éloges que méritent leur zèle et leur bonne conduite.

« Je vous salue. »

Toutes les inspections générales valurent des éloges semblables à la 28e. L'année suivante, l'inspecteur général disait des officiers de compagnie : « Ils ont du zèle, de l'instruction et des mœurs. Il n'en est pas un seul qui ait été mal noté. » Quant à l'état-major, il fut de nouveau comblé d'éloges. Pendant toute son existence, ce corps reçut des félicitations. **BONAPARTE** lui-même, qui était sévère dans ses jugements et parfois dur, n'eut jamais que des mots flatteurs à son égard.

A la suite de son inspection générale, le général **MICHAUD** proposa, en 1803, 18 lieutenants et sous-lieutenants pour une gratification de 300 fr., en exécution de l'article 2 de l'arrêté du 14 ventôse an XI. Il témoigna son contentement au ministre, qui écrivit de nouveau au chef de brigade : « J'ai vu avec satisfaction que ce corps est animé d'un bon esprit, que la discipline y est observée, que la tenue en est belle, que les finances en sont bien administrées, et que les officiers et sous-officiers sont généralement instruits. » Dans une réponse au général **MICHAUD**, le ministre disait qu'il était content de ce corps « composé de beaux hommes », répétant le mot de Louis XIII sur le régiment de Villeroy [2].

1 4 hommes furent proposés pour les Invalides, 16 pour les vétérans, 23 pour la pension, 165 pour les congés absolus et 109 pour la réforme. Il y eut pendant plusieurs années, après la campagne, de nombreux soldats réformés, à chaque inspection générale, pour blessures et infirmités.

2 La 28e avait reçu 300 conscrits du Calvados, robustes et bien bâtis, que le général Michaud avait remarqués. Ils résistèrent très bien aux fatigues de la campagne de 1805. Napoléon constata la solidité des Normands du 28e. Mais sur

Instruction. — On exigeait des officiers la connaissance de beaucoup de lois et règlements militaires. Voici une note laissée en 1801 à la 28e par le général de division inspecteur **FRIANT** au sujet de ce que les militaires du corps devaient savoir :

« Aucun officier et sous-officier ne peut être réputé instruit s'il n'a, suivant son grade, une connaissance toute particulière des lois, arrêtés et règlements suivants :
« Règlement du 1er août 1791 relatif aux exercices et manœuvres,
« Règlement du 5 avril 1792 sur le service de l'infanterie en campagne,
« Règlement du 21 juin 1792 sur la police et la discipline intérieures,
« Loi du 10 juillet 1791 relative au service des places,
« Loi du 14 germinal an III et arrêtés des 18, 29 nivôse an IV et fructidor an VIII relatifs à l'avancement,
« Code pénal du 12 mai 1793 et 21 brumaire an V,
« Règlement du 22 germinal an IV concernant la conservation et la garde des places,
« Loi du 23 floréal an V relative à la solde des troupes,
« Loi du 23 fructidor an VII, arrêté du 19 frimaire an IX et circulaire du 25 du même mois sur les militaires qui doivent être admis à jouir de la solde de retraite,
« Loi du 16 mai 1792 relative à l'admission aux Invalides,
« Arrêté du 4 germinal et 24 thermidor an VIII sur le service des hôpitaux militaires,
« Arrêté du 4 germinal an VIII relatif à l'admission dans les vétérans nationaux,
« Loi du 23 mai 1792 sur le logement et le casernement des troupes et règlement du 1er fructidor an VIII sur le chauffage des troupes et des corps de garde.
« Le règlement relatif aux exercices et manœuvres démontre à chaque chef de corps qu'il est personnellement responsable de l'instruction des officiers, sous-officiers et soldats, et notamment des adjudants-majors et adjudants.
« Les adjudants-majors sont instruits dans la théorie des exercices, dans les services de campagne et de place. Le chef de bataillon ordonnera que chacun d'eux réunisse deux fois par semaine l'adjudant du bataillon dont il fait partie et 3 sous-officiers par compagnie, les plus intelligents, y compris le sergent-major, pour leur faire la théorie de l'école du soldat et de peloton. Lorsqu'elle sera connue, il passera aux services de place et de campagne. Après s'être également assuré de ces deux derniers, il leur donnera en même temps la même intonation pour les commandements et pour les exercices et manœuvres, afin que chaque sous-officier devienne excellent instructeur. Aussitôt que les sergents-majors seront instruits, ils seront chargés d'instruire les autres sous-officiers de leur compagnie respective. »

Tenue, armement, habillement. — « A partir de ce jour, disait le même général, les grenadiers seuls porteront la moustache et la conserveront. » La tenue de la demi-brigade était bonne.

Le général **MICHAUD** se plaignit de la mauvaise qualité des draps d'habillement fournis par l'Etat. Il déclara que les tricots, les chapeaux et les autres effets d'équipement qui avaient été achetés par le conseil d'administration, étaient au contraire beaux et de bonne qualité. Il dit aussi que 793 fusils reçus de la manufacture de Saint-Etienne avaient « des batteries mal trempées et dans lesquelles l'acier était trop épargné ». 205 fusils ne pouvaient plus servir.

---

les 300 conscrits reçus en 1801 et 1802, 42 désertèrent à peine incorporés.

Changement de dénomination. — Un décret du 24 septembre 1803 rétablit l'ancienne dénomination de régiment. La 28e demi-brigade prit donc le titre de 28e régiment d'infanterie de ligne. Il ne fut rien changé à sa constitution, et ce corps continua à se distinguer dans presque toutes les campagnes du premier Empire, augmentant sans cesse le bon renom du numéro 28 déjà devenu célèbre.

****

Ancestramil